

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. 1953.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 mars 1877)

ANNÉE 1953



GRANDE IMPRIMERIE DE BLOIS
21, avenue du Maréchal Maunoury
—
1954

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU VENDOMOIS

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

DU

VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 mars 1877)

ANNÉE 1953

SOMMAIRE

	Pages
Assemblée générale du 3 mai 1953	5
Assemblée générale du 13 décembre 1953	8
Situation financière	10
Dons au Musée	12
Bibliographie	14
BALZAC après VENDÔME, par M. J.-E. Weelen	17
Une demeure historique du Vendômois. LE CHATEAU DE PONCÉ- SUR-LOIR, par M. Norbert Dufourcq	26

GRANDE IMPRIMERIE DE BLOIS

21, avenue du Maréchal Maunoury

1954

— *L'adresse exacte de la Société est « Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, Cloître de l'Abbaye à Vendôme (Loir-et-Cher).*

— *La cotisation annuelle, donnant droit au bulletin, est de 200 francs, recouvrable au début de chaque année.*

— *Compte de chèques postaux de la Société : Orléans 665-33.*

SOCIÉTÉ
ARCHEOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU VENDOMOIS

90^e ANNEE — 1953

265^e ASSEMBLEE GENERALE — SEANCE PUBLIQUE DU 3 MAI 1953

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois a tenu sa 265^e Assemblée générale le dimanche 3 mai 1953, à l'Abbaye de la Trinité, foyer de la Croix-Rouge.

M. le chanoine Gaulandau, président, présente le rapport moral, dans lequel il se félicite de la parution du Bulletin dès le mois de janvier, exprime sa satisfaction d'avoir vu terminer après onze mois la réfection à l'escalier du musée, et parle à l'auditoire très intéressé de la découverte de belles fresques du XII^e siècle dans la Salle Capitulaire. Il salue ensuite la mémoire des sociétaires décédés : M. *Piet*, de Montoire, et le *Docteur Pierre Bourgoïn*, de Vendôme, membre du Bureau, très fidèle et très dévoué à notre Compagnie.

Il donne enfin les noms de deux nouveaux membres, *M. Strechert-Hafner*, à Paris et *M. Philippe Verrier*, à Vendôme.

Le rapport moral adopté ainsi que le compte rendu financier, notre confrère M. Weelen donne communication d'une étude très documentée sur « *Balzac après Vendôme* », que notre Bulletin va publier in-extenso pour le plus grand plaisir des balzaciens de Vendôme et d'ailleurs.

L'année 1953 marquait deux dates que notre Société se devait de célébrer : celle du IV^e centenaire de la naissance d'*Henri IV* et celle du IV^e centenaire de la mort de *Rabelais*.

COMMUNICATIONS

A l'occasion du quatrième centenaire de la naissance d'Henri IV à Pau (1553-1953), M. J.-E. Weelen répond à la question : *Pourquoi le cœur d'Henri IV est-il à La Flèche*, par l'examen de textes anciens qui prouvent que si le roi a voulu faire un geste généreux envers la Compagnie de Jésus et son collège de La Flèche, il n'a pas perdu de vue l'intérêt dynastique, puisque ce collège fut fondé par lui en 1607, sur l'emplacement d'un château de la maison de Bourbon-Vendôme où le Béarnais avait été conçu, au printemps de 1553. Quelques jours seulement après son assassinat, un avocat Dunois, Raoul Bottereau, mentionnait cette particularité dans ses *Vers Chronologiques de la Vie du Grand Henry* (9 juin 1610) :

*La Flèche le conceut, Pau le fait naistre au monde,
Le Jour Saint à la Vierge honneur syracusain,
A Luce, qui Lucine embellit de sa main,
De palmes, de lauriers, sa naissance seconde (1).*

René Descartes, élève du collège de La Flèche lorsque le cœur du roi y arriva, sans doute frappé par le fait, notera, à son tour, la date de la conception de sa fille, Francine, de préférence au jour de sa naissance : « Henri IV, déclare M. Weelen, avait lu, comme tout bon huguenot, la Bible en son enfance et se souvenait de l'arbre de Jessé. De son corps s'élèverait une tige dont sortiraient tous les rois de France jusqu'à l'époque moderne, y compris la branche naturelle des Vendôme qui s'épanouira dans le *grand Vendôme*, enterré à l'Escurial, et dans les Condé ; s'éteindra dans Philippe de Vendôme, grand-prieur de France, abbé de la Trinité, mort en 1727. L'arbre généalogique de la descendance d'Henri IV plonge ses racines dans l'eau profonde du Loir. »

Si le roi de Navarre avait pu se transporter en Vendômois, comme il en eut l'intention, pour les couches de Jeanne d'Albret, Henri IV ne serait pas né au château de Pau, mais au château de Vendôme, près de l'abbaye de la Trinité dont son oncle, le cardinal de Bourbon fut Abbé.

Au lieu d'avoir été bercé, au bruit du Gave, dans la fameuse carapace de tortue, il aurait écouté la leçon du Loir et la répression de Vendôme, après « l'effroy » de 1589 en eût été moins sanglante. Ronsard, toujours près du terroir, a du moins associé l'événement au pays de ses ancêtres masculins dans un merveilleux poème : *Sur la naissance du fils aîné du duc de Vendôme, Roy de Navarre* dont les derniers vers chantent dans toutes les mémoires :

(1) Henri IV est né le jour de la Sainte Lucie de Syracuse, 13 décembre 1553.

*Pleuve le Ciel des parfums et des roses,
Soient des grands vents les haleines encloses,
La mer soit calme et l'air plein de bonheur.
Voici le jour que l'enfant de mon maistre
Naissant au monde, au monde a fait renaistre
La foy première et le premier honneur.*

César de Vendôme suivit l'exemple de son père tout en prenant le contre-pied de ses dispositions testamentaires. Il légua son cœur à Vendôme et au collège de l'Oratoire qu'il avait fondé. Le manuscrit 288 de la Bibliothèque de Vendôme : *Usages et Coutumes de l'Eglise Saint-Jacques des Prêtres de l'Oratoire* relate la pompe funèbre déployée en cette circonstance, le 18 novembre 1665, par les Oratoriens de Vendôme qui crurent bon de faire jouer « sur un théâtre, une Apothéose et une Pastorelle à la mémoire du défunt ». Les cénotaphes de Vendôme et de La Flèche furent brisés à la Révolution ; le cœur du roi, jeté au feu. On recueillit les cendres. Ce sont elles qui, transférées à Pau pour le quatrième centenaire de la naissance d'Henri IV, ont reçu le 28 juin 1953, l'hommage des provinces de France au Béarn au cours de la fête de l'Unité française.

M. le Chanoine Gaulandeau, qui nous parle ensuite de *Rabelais*, mort à Paris en 1553, s'attache à replacer le personnage dans son siècle et dans son milieu. Sa vie et son œuvre contiennent du meilleur et du pire, mais gardons-nous d'accepter trop aisément les légendes qui ont cours sur l'homme et sur l'écrivain qui restent, l'un et l'autre « hors série »... Il est possible que Rabelais ait pris part avec Antoine de Bourbon aux joyeuses réunions de la Bonaventure où l'on échangeait des propos gaillards en buvant le fameux surin de Prépatour, mais il n'y put rencontrer Ronsard qui en ce temps-là n'était encore qu'un enfant. Ce qui est certain, c'est qu'il séjourna à Glatigny chez Martin du Bellay de 1524 à 1530, mais il ne fut curé ni de Glatigny, qui était alors paroisse, ni de Souday, et ce n'est pas lui qui est représenté sur un vitrail de l'église... Entre Ronsard et lui, il y eut des points communs, mais beaucoup de différences, à commencer par trente ans d'âge... L'un et l'autre ont sacrifié à Bacchus et montré du goût pour la « purée septembrale », mais Ronsard ornait ses coupes de roses tandis que Rabelais avalait d'un coup « l'horrificque trait de vin pineau ». Rabelais mourut-il en bouffonnant ? fit-il une fin édifiante ? Ce que nous savons sur ses derniers moments permet de penser que, les sacrements reçus et revêtu de sa robe de bénédictin, il eut la force de consoler ses amis. Qu'il y eût mis quelque verve, n'est-ce pas la preuve de sa présence d'esprit ? « Il a vu venir la mort et tranquillement il lui a souri, dit M. Abel Lefranc. C'est là une constatation de grand prix » (1).

(1) Revue des études Rabelaisiennes, 1903, p. 65.

266^e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

SÉANCE PUBLIQUE DU 13 DÉCEMBRE 1953

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois a tenu sa 266^e Assemblée générale le dimanche 13 décembre 1953, à 15 heures, à l'Abbaye de la Trinité, foyer de la Croix-Rouge, devant une assistance particulièrement nombreuse.

En ouvrant la séance, le Président présente les excuses de plusieurs sociétaires empêchés, en particulier M. Pasquier, Sous-Préfet, dont il lit la lettre de regrets. Il remercie M. Gérard Yvon, maire de Vendôme, qui a tenu à être des nôtres, et tous les membres présents. A larges traits il reprend l'histoire de notre Société, « que la sclérose de la vieillesse n'a pas atteinte », comme en font foi les nombreuses demandes d'adhésion, les dons qui affluent au Musée qu'elle a fondé, l'intérêt actif qu'elle porte aux découvertes récentes à Vendôme et aux environs, et l'appui qu'elle apporte à tous ceux qui veulent mettre en valeur notre belle région. « Notre société, dit-il en terminant, ambitionne d'être un véritable foyer de culture ouvert à tous et spécialement à la jeunesse studieuse ».

M. le Chanoine Gaulandau rend ensuite hommage à la mémoire des membres décédés depuis la dernière Assemblée générale. Ce sont M. le Docteur Bouffandau, d'Authon, qui a rendu de grands services à la Société et au Musée, M. Vincent, médecin-vétérinaire à Orgères (Eure-et-Loir), Mlle Bardenat, directrice honoraire de Lycée, à Saint-Mandé, et M. Jean Turquet, qui fut chargé de mission temporaire pour continuer l'œuvre de M. Portel et remettre en marche l'installation du Musée. Ce jeune homme, très cultivé et promis à un bel avenir disparaît prématurément. Le Conseil municipal a décidé de donner son nom à la salle de sculpture.

Lecture est ensuite donnée des noms des sociétaires admis par le Bureau. Ce sont :

MM. Yvon, maire de Vendôme ; Chevallier, proviseur du Lycée, Clavaud et Rocher, professeurs au Lycée ; Brisset, boulanger, faubourg Saint-Lubin ; Cerèze, inspecteur des Contributions directes ; Jean de Curton ; Ménard, faubourg Chartrain ; Mme la Comtesse de Brantes, le Fresne, à Authon ; MM. Jean-Pierre Derel, homme de lettres, à Paris ; Mazabraud, administrateur au Conseil de la République ; Dupin, chirurgien-dentiste à Paris ; Gédon, contrôleur de l'Armée, à Versailles ; l'abbé Delalu, curé de Pezou ; l'abbé Hallouin, curé de Ternay ; le docteur Jean Mercat, à Château-Renault ; Legeay, maire de Couture ; Grugeaud, industriel à Sargé ; Jacques Nabon, à Blois ; Hallopeau, manoir de la Possonnière, à Couture ; l'abbé Nouel, professeur à Beaugency ; le journal « La Nouvelle République », à Tours.

On procède à la nomination de cinq membres du Bureau en remplacement de M. le Chanoine Gaulandau, rééligible, de MM. Louis

Renard, Turquet de Beauregard, le docteur Bourgoïn et Jean Chabin. Sont élus : pour un an M. Menand, de Montoire ; pour trois ans : MM. Gaulandau, Chrétien, Plessis et Legent.

M^e Paul Croyère signale l'intérêt qu'il y aurait à faire éditer un guide de peu de volume destiné aux visiteurs de la Trinité. Bonne note en est prise : notre confrère M. Weelen en a déjà réuni les éléments.

M. le Docteur Chevallier voudrait voir cette réalisation étendue à tous les monuments de Vendôme, le document étant traduit en plusieurs langues.

Enfin M. Louis Renard fait connaître que le Ministère de la Reconstruction met à la disposition des Sociétés savantes des appareils de déminage inutilisés, en vue de faciliter les fouilles archéologiques. Cette intéressante suggestion est retenue par l'Assemblée pour suite à donner.

COMMUNICATIONS

M. Rémy Fouquet fait revivre « *un procès curieux sur la taxation de la viande à Vendôme avant la Révolution* ». A l'aide d'un mémoire datant de 1787 M. Fouquet raconte les péripéties d'une action judiciaire qui dura sept ans et qui opposa les bouchers de Vendôme d'abord au tribunal du bailliage puis au Procureur général. Il s'agissait de fixer le prix de la livre de viande et le litige portait sur six deniers !

M. le Chanoine Gaulandau relate les événements qui ont marqué « *la fondation du Calvaire à Vendôme* » décidée en 1623 et réalisée en 1625, sous le duc César. Il raconte les péripéties du voyage des premières religieuses venues de Paris et qui mirent quatre jours à arriver à Vendôme : voyage fertile en émotions de toute sorte qui amena les Calvairiennes dans leur logis provisoire, rue Poterie, en attendant qu'elles puissent s'installer faubourg Chartrain, à l'emplacement actuel du Saint-Cœur, où elles restèrent jusqu'à la Révolution.

Situation financière de la Société

AU 1^{er} JANVIER 1953

En caisse au 1 ^{er} janvier 1953	931	»
Livret de Caisse d'Epargne	36.015	»
Compte chèques postaux	3.772	»
Total	40.718	»

RECETTES :

Cotisations perçues	49.980	»
Dons	900	»
Vente de brochures	6.415	»
Intérêts du Livret de Caisse d'épargne	1.285	»
	58.580	»
	40.718	»
Ensemble	99.298	»

DÉPENSES :

Impression du Bulletin	35.200	»
Affranchissements et frais de bureau	7.401	»
Abonnements à publications	9.070	»
Imprimés et divers	6.870	»
Total	58.541	»

BALANCE :

	99.298	»
	— 58.541	»
L'actif s'élève à	40.757	»
Soit :		
Caisse	3.191	»
Livret de Caisse d'Epargne	36.600	»
Chèques postaux	966	»
	40.757	»

BUDGET pour l'année 1954

Situation financière au 1^{er} janvier 1954 40.757 »

RECETTES :

Cotisations 60.000 »
Intérêts du Livret de Caisse d'Epargne 901 »
Vente de Bulletins et Brochures 6.400 »

Total 108.058 »

DÉPENSES :

400 bulletins 40.000 »
Imprimés divers 7.000 »
Affranchissements et frais de bureau 8.000 »
Abonnements à publications 10.000 »

Total 65.000 »

BALANCE :

Recettes 108.058 »
Dépenses 65.000 »

43.058 »

PRÉCISION HISTORIQUE

Dans l'étude de M. Hamelin sur *la Révolution de 1848 à Vendôme*, publiée dans notre bulletin de 1952, il est question (pp. 18, 19 et 22) d'un certain M. de Saint-Venant qui eut quelque rôle dans les événements révolutionnaires.

Nous tenons à préciser que ce personnage, qui était marchand de fer à Blois, n'a rien de commun avec la famille de M. de Saint-Venant, ancien président de notre Société.

MUSÉE

LISTE DES OBJETS ENTRÉS AU MUSÉE

DEPUIS LA PUBLICATION DU BULLETIN 1952

- Don de l'auteur, M. DENIZOT :
Sept planches de la Carte géologique de la France.
- De M. VALIN :
De nombreux *outils* et *ustensiles* anciens d'ores et déjà exposés dans la salle consacrée au folklore vendômois : plats et soupière en terre, ornés de fleurs ; baratte ; crémaillère ; marmite ; trépied. — faux, fléau, râteau, couget, bouteilles en terre ; — une maie, cinq mouchettes, deux éteignoirs, un tiau (tuyau à lessive) ; un bonnet (don de Mme Savary-Valin) et quatre gravures anciennes.
- De Mme MOTHERON, à Thoré :
Un buffet rustique, une série de cuillères et fourchettes en étain, trois plats anciens, une marre à trois dents et un bonnet (gouline).
- De la MAIRIE DE VENDÔME :
Un meuble rustique.
- De M. l'abbé DELALU, curé de Pezou :
Un soufflet, une marmite, un cagnard et un pot-au-feu en terre.
- De M. BELLANDE, de Paris :
Trois fonds de bonnet brodés, un pot à rillettes ancien.
- De M. Louis RENARD, de Montoire :
Divers outils de vigneron : marres à 2 et 3 dents.
- De M. GOBET, de Coulommiers :
Une scie de long et la photographie des scieurs d'autrefois ; un ancien fourneau ; des bottes de faucardeur ; un gabarit à cloches ; deux sceaux anciens (mairie de Coulommiers sous la Restauration et régiment Esterhazy sous l'Ancien Régime).
- De M. ARCHAMBAULT, à Vendôme :
Une curieuse tabatière ancienne.
- De M. DUBREUIL, à Vouvray (I.-et-L.) :
Un taille-marc.

- De M. GUIARD, gardien du Musée :
Un fléau ; une batterie pour faux ; un cadenas ancien ; un
« broc » à deux dents ; un panier ancien.
- De M^e GAUCHER, notaire à Authon :
Un Christ, sous globe.
- De M^e CROYÈRE, notaire à Vendôme :
Une batterie à faux.
- De M. BISSON, de Vendôme :
Un panneau de bois sculpté Renaissance.
- De M. BRISSET, boulanger à Vendôme :
Une pelle à feu et une pincette ; une maie ; un harpon ; une
marmite en fonte.
- De la COMMUNAUTÉ DU SAINT-CŒUR :
Une place de cheminée armoriée ; — une malle de mariage
peinte à fleurs ; éléments de buffet ancien ; une petite sou-
pière fleurie.

*Cette affluence de dons concernant les anciennes coutumes et l'ou-
tillage de la région mérite d'être particulièrement signalée comme
un témoignage de l'intérêt qui s'attache à notre section de folklore.*

- De M. le Chanoine GAULANDEAU :
Une tasse et sa soucoupe, pâte anglaise, décor romantique.
 - De M. DELISLE, à Vendôme :
Une bannière et des tissus anciens.
 - De Mme GOBILLIARD, à Vendôme :
Un fragment de fresque, découvert rue Ferme.
 - De l'ECOLE SAINT-LUBIN :
La reproduction en plâtre du « Départ des Volontaires ».
 - De M. le Chanoine DELORT, archiprêtre de la Trinité :
Un portrait de Louis de Crevant, d'après un vitrail de la Tri-
nité.
 - De M. l'abbé LATRON, curé de Thoré :
Une dent de mammoth, trouvée à Thoré.
 - De Mlle Suzanne CLÉMENT, de Saint-Maur (Seine) :
Une partie de la collection préhistorique eu romaine de son
père avec des documents importants.
-

BIBLIOGRAPHIE

Liste des ouvrages entrés à la bibliothèque
du 1^{er} janvier au 31 décembre 1953

I. DONS D'AUTEURS OU AUTRES.

— De la bibliothèque de la Direction de l'Architecture, *Les Fouilles préhistoriques* (technique et méthodes), par André Leroi-Gourhan.

— De Mme Chaleil, de Soissons, en souvenir de son grand-père et de son père, MM. Eugène et Ernest Filly, qui furent tous deux membres de notre Société, une collection reliée de nos *Bulletins*, complète jusqu'en 1913.

— De l'auteur, M. Eugène Mercier, *la Spiritualité Byzantine*, ouvrage faisant autorité en la matière.

— De l'auteur, M. l'abbé Nouel, petit-fils d'un des membres fondateurs de notre Société, *Vestiges préhistoriques et gallo-romains trouvés sur le territoire d'Ouzouer-le-Marché (L.-et-Ch.)*, travail ronéotypé paru dans le bulletin des Naturalistes Orléanais.

— De l'auteur, M. J.-E. Weelen, lauréat de l'Académie Française, *Les Armoiries de la Touraine*, Angers, 1953.

Remerciements sincères à tous les donateurs.

II. ENVOI DU MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

— Actes du soixante-dix-septième Congrès des Sociétés Savantes, Grenoble, 1952.

III. ENVOIS DES SOCIÉTÉS SAVANTES. ECHANGES.

1° FRANCE

— *Académie des Sciences*. Comptes-rendus hebdomadaires.

— *Société Archéologique, Scientifique et Littéraire de Béziers*. 4^e série, vol. XVII et XVIII, 1951 et 1952.

— *Société de Borda*. 4^e tr. 1952, 1^{er}, 2^e et 3^e tr. 1953.

— *Revue de l'Académie du Centre*, Châteauroux. 1953.

— *Commission des Antiquités du département de la Côte-d'Or*, Mémoires, t. XXII, fascicule 3.

— *Société Dunoise*, n° 257.

— *Société archéologique et historique du Limousin*, t. LXXXIV. 2^e livraison.

— *Revue Mabillon*, n°s 168, 170 à 173.

— *Revue historique et archéologique du Maine*, 2^e série, t. XXXI et XXXII.

— *Commission historique et archéologique de la Mayenne*, 2^e série, t. LXII, n° 226.

— *Société historique et archéologique de l'Orléanais*, Bulletin, t. XXV, n° 244, les 64 premières pages. Page 51, note de M. Jacques Soyer sur une médaille frappée à l'occasion de la construction du

pont de Blois (1724). Ce pont, « l'un des plus beaux du royaume » écrivait en 1735 l'ingénieur Desroches, avait déjà connu des mutilations avant celles de 1940 et de 1944. En 1793, une arche fut rompue du côté de la ville « par ordre du représentant en mission Guimberteau, dans la crainte illusoire du passage des insurgés vendéens ». Le 10 décembre 1870, une autre arche sautait, du côté du faubourg de Vienne.

— *Société des Antiquaires de l'Ouest*, 4^e série, t. II, 4^e tr. 1952, 1^{er} et 2^e tr. 1953.

— *Société d'Art et d'Archéologie de la Sologne*, « Sologne d'autrefois », 1953, n^{os} 1 et 2. Dans le n^o 2, très intéressante étude de M. Maurice Masson sur les armoiries de la ville de Romorantin.

— *Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 3^e série, t. XIII.

— *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, années 1951-52, 2^e fascicule.

— *Société des Lettres, Sciences et Arts du Saumurois*, n^o 102.

— *Société archéologique de Tarn-et-Garonne*, t. LXXIX.

2^o ETRANGER

— *Smithsonian Institution*, Washington Annual report 1951. Reports of the United States National Muséum, 1951 et 1952.

IV. ABONNEMENTS, ACQUISITIONS.

— *Bulletin Monumental*, t. CX, 4^e fascicule 1952 ; t. CXI, 1^{er}, 2^e et 3^e fascicules 1953.

— *La Semaine Religieuse du diocèse de Blois*.

— *Société Préhistorique Française*, 1952, n^{os} 9, 10, 11-12 ; 1953, n^{os} 1-2 à 7-8.

— *Chercheurs et curieux*, revue mensuelle, années 1951, 1952 et 1953 complètes.

— Louis Grodecki. *Vitraux de France*, 2^e édition. Catalogue de l'exposition de vitraux appartenant à soixante-deux verrières, du onzième à la fin du seizième siècle et présentés à Paris au Musée des Arts Décoratifs. Deux de ces vitraux proviennent de la Trinité de Vendôme et sont reproduits dans le catalogue.

Sous le numéro 6 fut exposée la Vierge à l'Enfant appelée à tort « Vierge Noire », qui avait déjà figuré à l'exposition de Rotterdam, et sous le numéro 11, un fragment de la Vierge Glorieuse, du début du XIII^e siècle. Ce fragment fut déposé vers 1875, recueilli en 1884 par L. Magne, placé au Musée du Vitrail du Palais de l'Industrie jusqu'en 1898 et, depuis, conservé en dépôt à Paris. Le catalogue précise que la restitution de ce panneau à l'église de Vendôme et son installation dans une fenêtre du transept sont à l'étude.

Ajoutons que la reproduction en couleurs de la Vierge à l'Enfant (n^o 6) orne le numéro de Noël de France-Illustration.

— G. Plat. *L'Eglise de la Trinité de Vendôme*.

— *Guide du Touriste dans le Vendômois*, publié en 1883 par la Société.
Ph. POULTEAU.

BALZAC APRÈS VENDÔME

J.-E. WEELLEN

Si l'on veut étudier le séjour de Balzac à Vendôme, il faut le suivre, avant et après, dans les établissements qu'il fréquenta dans sa ville natale : la « petite pension » Leguay et le collège communal de Tours où, à la distribution des prix de l'année 1814, son nom parut, deux fois, au Palmarès (1).

On doit inclure, aussi, dans ce cycle, la longue convalescence nécessitée par la maladie de Vendôme que Balzac passa dans sa famille et peut-être au château de Saché, chez M. de Margonne, pendant la belle saison, puisque du mois d'avril 1813, date de son retour, au mois de juillet 1814, date de son entrée au collège de Tours, se place un long été, pluvieux et désagréable, mais favorable, malgré tout, à un changement d'air.

Sur la maladie de Vendôme, tout a été dit, par Balzac lui-même dans ses romans et par sa sœur, dans son essai de biographie. L'aspect clinique a été évoqué par M. Jean Martin-Demézil, qui a tiré de cette analyse des conclusions intéressantes (2). De fait, « l'espèce de coma » dont Balzac se plaignait, ne fut, peut-être, que le signe avant-coureur de la maladie qui devait l'emporter à la cinquantaine et qui se révélait longtemps auparavant. Que sont trente-cinq ans d'accalmie dans un processus évolutif ? L'annotation du *Livre d'Entrée et de Sortie des Elèves* du collège de Vendôme, prise sous la dictée des parents et dont le sens clinique ne paraît pas, jusqu'ici, avoir été retenu, ne porte-t-elle pas, déjà, les indices d'un cas pathologique : « caractère sanguin, s'échauffant facilement, et sujet à quelques fièvres de chaleur » (3). Le mal était

(1) Sur la Pension Leguay, voir notre étude : *Balzac avant Vendôme*, dans le Bulletin de la Société Archéologique du Vendômois, année 1951 ; sur le collège de Tours : Jean Dutacq, *Balzac au Collège de Tours*, dans *Au Jardin de la France*, automne, 1949 ; et J.-E. Weelen : *Balzac au Collège de Tours*, Imprimerie Centrale de Clarey, Tours, 1949, et : Conférence à Saché, 1952, pour « Les Amis de Saché ».

(2) Jean Martin-Demézil : *Balzac à Vendôme*, préface du Catalogue de l'Exposition du Cent-cinquantième anniversaire, Gibert-Clarey, Tours, 1949, et :

(3) Bibliothèque Municipale de Vendôme, Ms. 382 : *Livre d'Entrée et de Sortie des Elèves*. Honoré Balzac y est immatriculé sous le n° 460.

sournois et s'installa par étapes. Les périodes de rémission, chez cet être qui se proclamait d'une force extraordinaire, ne furent jamais un retour complet à la santé.

Au reste, les maux physiques, chez Balzac, furent toujours liés à un état psychique. On sait comment les difficultés qui retardèrent son mariage avec Mme Hanska, minèrent sa résistance. A Vendôme, Balzac incrimine une débauche de lecture et aussi la vie d'internat, incompatible avec sa nature affective. M. Mareschal qui s'intéressait à cet élève inexplicable lui donna, à l'automne de 1812, l'ouverture dont il avait besoin. Le collège possédait sur les hauteurs du Loir, une propriété, La Lézonnière, dont les bâtiments et le parc abandonnés existent encore. De Pâques à la Toussaint, on y menait les élèves par section : « Balzac, tout particulièrement remarqué, écrit la petite-fille de Mareschal, Mme Camuzet, vint passer une convalescence à La Lézonnière ; il y fut l'objet des attentions multiples de mon oncle et de mon grand-père, avec lequel il herborisait et cherchait des champignons, dont par parenthèse, ce chercheur était très friand » (4).

Le remède s'étant révélé insuffisant, on le rendit à sa famille le 22 avril 1813. Quand sa grand'mère, la vieille Mme Sallambier, qui, d'accord avec son gendre, avait toujours blâmé l'éloignement de l'enfant, le vit descendre de voiture, elle s'écria : « Voilà, comment le collège nous les rend ! » Mme Balzac qui, nous le croyons volontiers, fut à l'origine de l'équipée de Vendôme, désarma moins facilement. Si pendant quatorze mois on maintint Honoré à la maison, ce fut moins, semble-t-il, pour obéir aux prescriptions du « vieux médecin de Tours » qui le suivait, que pour permettre sa réintégration au collège de Vendôme.

A cette époque, presque tous les garçons de la société tourangelle étaient transplantés sur les bords du Loir. On imagine les liens d'amitié qui se nouaient à Vendôme et l'émulation qui en découlait. En dehors d'Ernest André Olivier Sain de Boislecomte, élève de 1808 à 1815, que Balzac cite dans sa lettre à sa mère (5) et que celle-ci jalousait à cause de ses succès scolaires, le jeune tourangeau fréquentait les trois frères Cassin dont le correspondant était ce M. Mignon qui vendit au père de Balzac le bel hôtel de la rue Royale et dont le nom survit dans un roman de la *Comédie*

(4) Catalogue *Balzac à Vendôme* : Lettre de Mme Camuzet, passage cité sous la cote 120-121, coll. Lovenjoul. C'est des environs de La Lézonnière et non de la route de Rochambeau que Balzac découvrit « l'admirable paysage » qu'il décrit dans *Louis Lambert* : « quand nous fûmes arrivés sur la colline d'où nous pouvions contempler et le château assis à mi-côte et la vallée tortueuse où brille la rivière en serpentant dans une prairie gracieusement échancrée... »

(5) Lettre de Balzac à sa mère du 1^{er} mai 1809, Coll. Lovenjoul : « Voici les noms de ceux qui ont eu des prix et qui sont de Tours : Bois le Compte (sic) ».

Humaine ; François Lesourd (1806-1812), fils d'un négociant de Tours ; les deux frères Marteau, fils du Directeur de l'Enregistrement, dont le plus jeune, Alphonse, portait, chose rare pour l'époque, des gilets de flanelle ; Théodore-Claude Guyard (1808-1816), fils du Receveur et Pierre-Jean-Paul Rousselle (1809-1814), fils du contrôleur des Droits Réunis ; Pierre-Nicolas-Ferdinand Papion (1809-1813) dont le père, négociant en velours frappé « façon de Gênes », recevra, successivement dans ses jardins, Napoléon et le Duc d'Angoulême ; les fils du pharmacien Chambert ; Alban Fouquet (1810-1816) neveu de M. Desarpentis ; le délicat François Moisant (1810-1818), combien d'autres dont le *Livre d'Entrée* garde les noms et divulgue les petites particularités.

Si Mme Balzac paraissait peu encline à se rendre à Vendôme, elle en connaissait parfaitement le règlement par la locataire de son propre immeuble, la *maison Balzac*, comme on disait couramment : Mme veuve Pelgé-Derouet, dont le fils, Félix, fut élève de 1803 à 1809 (6). La présence du grand Pelgé à Vendôme était faite pour rassurer une famille qui se séparait, pour longtemps, d'un enfant de huit ans.

Pourquoi, ayant presque doublé son âge, Honoré n'aurait-il pas réintégré sa classe ? Le cas d'Albert Marchant, fils du commissaire ordonnateur en chef à l'armée d'Espagne et ami intime des Balzac qui après avoir quitté Vendôme « pour cause de maladie » y rentra le 12 avril 1813, dix jours seulement avant la sortie d'Honoré, fut certainement évoqué (7) : Mme Marchant en reconduisant son fils vit sans doute à l'infirmerie le jeune malade et, par son cri d'alarme, précipita son départ. Convenons qu'il fallut de fortes raisons pour que, de provisoire, ce départ devint définitif.

*
**

Lorsque Balzac revint à Tours, le collège, né de la disparition de l'Ecole Centrale, était établi rue Chaude (rue de la Préfecture actuelle) dans l'ancien grand séminaire Saint-Charles dont les bâtiments et les jardins occupaient un vaste enclos près de la rue Neuve. Malgré une souscription en tête de laquelle François Balzac s'était inscrit pour une somme très importante, cet établissement

(6) Bibl. de Vendôme, Ms 382. *Livre d'Entrée et de Sortie des Elèves* : n° 334, « Félix Pelgé-Derouet, né à Tours en septembre 1792, a été inoculé, sans infirmités ; entré au pensionnat le 2 septembre 1803, sorti le 15 septembre 1809. S'adresser à Mme Veuve Pelgé-Derouet, rue Neuve, *Maison Balzac*, à Tours ».

(7) Idem : n° 567, « Albert Marchant, né à Tours, âgé de 10 ans, le 20 août 1810, ayant été vacciné, sans infirmités. Entré au collège le 13 août 1810, sorti le 31 décembre 1812, pour cause de maladie. Rentré le 12 avril 1813, sorti définitivement le 7 ou 8 octobre 1814. S'adresser à M. Marchant, commissaire ordonnateur en chef à l'armée d'Espagne et pour la correspondance ordinaire à Mme Marchant, rue de la Sellerie, à Tours. »

végéta jusqu'au jour où la municipalité choisit pour Principal, M. Georges Chrétien. Dès 1812, celui-ci pouvait écrire au Recteur de l'Académie d'Orléans à laquelle Tours fut rattaché sous l'Empire et la Restauration : « Toute la ville de Tours qui jusqu'ici avait été privée d'un collège, s'applaudit de voir cet établissement s'élever avec autant de succès sous les auspices de l'université » (8).

A la fin de 1813, le personnel du collège comprenait, outre M. Chrétien, une dizaine de régents : Jean-Pierre Dupuy (47 ans) en rhétorique ; Elie-Paul-François Fée de Barqueville (25 ans) en 2^e d'Humanité ; François Buet (42 ans), en 1^{re} d'Humanité ; Jean-Baptiste Guyonnet (43 ans) en 2^e de grammaire ; Jean-Jacques Guillard (40 ans) en 1^{re} de grammaire ; Joseph Cach (26 ans) en Mathématiques ; Honoré Le Vilain (34 ans), premier Maître d'Etudes ; Alexandre Le Béalle (20 ans), second maître d'Etudes ; Joseph Renaut (30 ans), Maître d'Ecriture ; Jean-Pierre Le Frère dit Godfroy (51 ans) à l'Economat (9).

L'économe Godfroy, la figure la plus énergique de cette « petite société » qui ne devait pas s'effacer de la mémoire de Balzac et dont il retint le nom et la force morale dans *La Comédie Humaine* a raconté comment elle se forma sous le coup de la Révolution : « A peine âgé de 18 ans, écrit-il, je me consacrais à l'instruction des jeunes gens, désireux de leur inculquer des connaissances que j'avais acquises dans les Ecoles Chrétiennes ; je m'associai aux frères de cette Congrégation pour enseigner les éléments de Mathématiques. Je n'ai quitté cette Congrégation que lors de sa suppression. Le goût de l'enseignement et mes habitudes ne pouvant s'allier avec un autre état, je conçus le projet de m'ouvrir dans l'Enseignement une carrière nouvelle. Je réunis près de moi deux amis animés du même zèle et j'ouvris à Angers, un Pensionnat qui, dans l'espace d'une année, compta deux cents élèves pensionnaires (10). Un tel succès me mérita la bienveillance des Magistrats qui obtinrent pour mon établissement le titre d'Ecole secondaire. J'associai alors à mes intérêts, Messieurs Chrétien et Guillard dont la fidélité à me seconder m'était garant de mes succès. En 1806 s'éleva le Lycée d'Angers et dans l'examen que subirent alors mes élèves, vingt-cinq Pensionnaires furent désignés pour boursiers du Lycée. L'espoir des demi-pensions engagèrent les parents à solliciter des places ; j'allais voir mon établissement s'éteindre lorsque la ville de Chinon nous appela pour remplacer le directeur de son

(8) Archives départementales du Loiret, Série T. 266 : Collège de Tours, Examens (1811-1848). Lettre du Principal au Recteur, 6 janvier 1812. Il était en fonction depuis mars 1810.

(9) Archives du Loiret, Série T. 266 et 262. Collège de Tours. Personnel. On relève aussi la présence de M. Cousturier et du jeune Godfroy, fils de l'Econome.

(10) Il s'agit de l'Ecole de Saint-Nicolas-les-Angers établie dans l'ancienne abbaye du même nom ; auparavant, Godfroy avait fait la preuve de ses capacités et de son courage, à la fameuse *Pension Verte* de la rue Basse-du-Figuier, fermée par les révolutionnaires.

collège. Nous acquiesçames à ses propositions, nous nous y rendîmes avec plus de cinquante de nos élèves. Notre société reprit son premier lustre, déjà elle se flattait de nouveaux succès, lorsque Monseigneur le Grand-Maître, sur la demande de Messieurs l'Archevêque et le Préfet de Tours, nomma Monsieur Chrétien, à la place de principal du Collège de Tours, sa patrie. Voyant avec peine notre société prête à se dissoudre, nous obtinmes des Magistrats de la continuer, même à Tours » (11).

Si Godfroy était frère « Quatre-Bras », Guyonnet, Guillard et Chrétien étaient diacres. Ils seront ordonnés prêtres après la chute de Napoléon. Ainsi la « société » d'Angers était d'abord d'ordre religieux. Un portrait au pastel de la Bibliothèque du Lycée de Tours représente M. Chrétien en camail, rabat et surplis ecclésiastiques ; mais, comme ses confrères, il n'affichera son état qu'en 1816.

De même pour ses convictions politiques : « J'ai reçu avec de bien grands mouvements de joie, écrivait-il au Recteur, le 22 juillet 1814, la lettre de Son Excellence et la Vôtre. Les sentiments qui y sont exprimés, je les portais dans le cœur et je ne craignais pas de les manifester. Quelle inquiétude pouvais-je avoir ? Mon Recteur était un ancien émigré, persécuté pour la cause des Rois, tenant aux deux premiers corps de l'Etat, et je me trouvais aussi dans les mêmes catégories. J'avais d'ailleurs dans les temps les plus orageux soutenu le fardeau de l'oppression sans dévier en rien de la ligne qui m'était tracée par la double considération de mon amour pour les Bourbons que mes vœux ne cessaient d'appeler depuis vingt ans, comme seuls capables de nous rendre le bonheur, et de la religion qui seule peut nous faire traverser avec sûreté les orages de la vie » (12).

Homme d'Ancien Régime, M. Chrétien ne sut pas s'adapter aux temps nouveaux. Un rapport de la Commission de l'Instruction Publique, présidée par MM. de Musset, Royer Collard et Silvestre de Sacy, fit l'effet d'une bombe à Orléans : « En rendant justice aux principes religieux et politiques des chefs qui dirigent le collège, la commission ne peut s'empêcher de vous signaler les abus que leur négligence a laissé s'y introduire, et qui s'ils existaient plus longtemps tromperaient leur intention et pourraient même entraîner par la suite la ruine de cet établissement.

« La surveillance est presque nulle. Les sorties au lieu d'être le prix du travail sont accordées tous les jours indistinctement. Les élèves sortent à toutes les heures ; les portes du collège leur sont ouvertes sur leur simple réquisition. Ces communications impru-

(11) Lettre de Godfroy à l'Inspecteur d'Académie, du 9 octobre 1810, pour solliciter la chaire de Mathématique qui fut donnée à M. Cach.

(12) Archives du Loiret, Série T, 263-1. Collège de Tours, *Personnel* (1810-1846). Lettre du 22 juillet 1814.

dentes avec le dehors peuvent faciliter la fréquentation des spectacles et autres lieux publics, et entretenir dans la maison une grande dissipation.

« Le mélange des pensionnaires et des externes, la disposition des dortoirs composés de cellules où les élèves sont renfermés trois à trois, et plus souvent deux à deux, donnent aux personnes accoutumées à surveiller la Jeunesse, de justes inquiétudes sur les mœurs, et cependant c'est particulièrement sur cette partie essentielle de l'éducation que les réglemens appellent l'attention.

« Le collège n'a pas d'infirmier ; ce n'est pas dans les combles et dans un local étroit et mal approprié qu'il convient de loger les enfants malades.

« Les Etudes doivent nécessairement se ressentir du relâchement de la discipline ; aussi, M. l'Inspecteur Général les a-t-il trouvées très faibles.

« Cet état de choses ne saurait exister plus longtemps, il faut que dans un court délai, l'ordre, la discipline, les bons principes et les bonnes études soient rétablis dans le collège de Tours » (13).

En face de ce tableau, on comprend mieux les hésitations de Mme Balzac quand il fallut choisir entre Vendôme et Tours ; on l'approuve d'avoir prolongé à la maison les études de ses fils. L'homogénéité et le sens moral du « parti angevin » n'avaient pas suffi pour créer sur les rives de la Loire, l'équivalent du collège de Vendôme. Honoré sentit de lui-même la différence qui existait entre la « bonne harmonie » de M. Chrétien et les fortes disciplines de l'Oratoire. Il n'a jamais fait allusion, dans ses romans, au collège de Tours.

Il n'est pas inutile, malgré tout, de faire plus ample connaissance avec ses professeurs qui n'appartenaient d'ailleurs pas à la faction angevine, sauf le maître d'écriture, Joseph Renaut qui enseigna à Saint-Nicolas d'Angers et assurait les cours de dessin.

Le régent de philosophie, Jean-Pierre Dupuy, était aussi aumônier du collège. On l'appelait volontiers l'abbé Dupuy. Son rôle semble s'être borné à commenter le Catéchisme Impérial. Il prenait son repas du soir à la Pension Trousseau où il faisait le catéchisme. Quand l'abbé Gley fut nommé principal, en remplacement de M. Chrétien, il abandonna sa charge et sa chaire de philosophie pour se retirer à Chinon.

Plus intéressant est le régent de mathématiques, M. Cach, qui donna à Balzac des leçons particulières, ses parents n'ayant pas abandonné l'idée de le voir entrer à l'Ecole Polytechnique (14). Ce

(13) Série T, 263-1. *Observations sur le Collège de Tours*, du 26 décembre 1816. En dépit de la « bonne harmonie » qu'il se vantait d'avoir fait régner dans la maison, pendant dix ans, M. Chrétien comprit et se retira.

(14) A Vendôme, dans le même but, le répétiteur de Balzac fut H.-L. Lefebvre, bibliothécaire et surveillant général du collège.

jeune méridional avait une grosse puissance de travail. Son ambition était d'obtenir une chaire de Mathématiques Spéciales dans un Lycée Impérial. L'Université le maintiendra à Tours, où après avoir obtenu le grade de licencié ès-sciences, il devint le premier proviseur du Lycée et épousera une tourangelle, Mlle Bailloud (15).

Balzac prenait aussi des répétitions de latin d'un professeur du collège qui ne pouvait être que M. Buet, régent de 1^{re} d'Humanité, dont on sait qu'il donnait « beaucoup de leçons en ville ». Lorsqu'en 1829, frappé d'apoplexie, M. Buet disparut subitement, sa veuve, presque infirme, « la bonne Madame Buet », établit, en vue d'obtenir un secours, un dossier qui s'échelonnait sur 32 ans de services. Originaire de Chatellerault, en Poitou, où il était né le 9 août 1769 d'une famille de couteliers, François Buet enseigna le latin à Lusignan de 1791 à 1795 où « il a formé de bons écoliers ». Il passa ensuite à Tours à l'Ecole Centrale, en qualité de professeur adjoint des langues anciennes en même temps qu'il y exerçait les fonctions d'adjoint au bibliothécaire pour accélérer le classement des livres de la Bibliothèque publique, de 1798 à 1802. A cette époque, il était nommé directeur de l'Ecole secondaire de Loches (septembre 1802-novembre 1805). Il revint alors au collège de Tours comme régent de cinquième, en 1808, puis, de troisième (1^{re} d'Humanité) le 9 juillet 1810. Il devait occuper ce poste jusqu'à sa mort, après avoir vainement demandé un avancement et une pension de retraite qui aurait préservé de l'indigence « ce vétéran de l'Instruction Publique » (16). Brave homme et professeur médiocre, M. Buet ne sut jamais rendre son enseignement attrayant et le niveau de sa classe resta très bas.

Comme pour Godfroy, Balzac n'a sans doute retenu que son nom. Dans la préface du *Gars*, le jeune Morillon est remarqué par son professeur, M. Buet, qui « frappé de la qualité de son esprit et de sa culture, l'emmène à Vendôme et obtient pour lui une chaire de langues orientales » (17). La réalité fut moins brillante : « Examen fait de ma capacité, écrit Balzac dans le *Lys*, notre rhétoricien fut jugé digne d'être en troisième ». C'est exactement la mésaventure qui lui arriva quand M. Buet, en cours d'année, l'incorpora à sa classe.

*
**

Grâce au fonds de l'Académie d'Orléans, nous savons que Balzac

(15) « Le seul oncle de Mlle Bailloud, écrivait-il au Recteur, en lui faisant part de son projet, est un ancien colonel d'artillerie de la jeune garde impériale, il vit dans une de ses propriétés située auprès de Tours ; il est célibataire et jouit d'une fortune très considérable ». Lettre du 20 octobre 1829.

(16) L'expression est de l'abbé A. Frémin, chanoine de l'Eglise de Tours.

(17) Cité par Jean Martin-Demézil dans : *Balzac à Vendôme*, p. 12.

ne fit, au collège de Tours, qu'une simple apparition au cours de l'année scolaire 1814. Son nom figure, une seule fois, sur l'*Etat nominatif des Elèves* du troisième trimestre (juillet-août-septembre) écourté par les grandes vacances qui commençaient alors en septembre, à cause des travaux de la vendange si importants en Touraine (18). Il est immatriculé sous le n° 230, chiffre le plus élevé de tout le collège ce qui est une autre preuve de son entrée tardive.

N° d'ordre	Nom et Prénoms	Lieu de naissance	Département	Age	État des Parents	Qualité	Prix de la Pension (3 ^e versement)
230	Honoré BALZAC	Tours	Indre-et-Loire	15 ans	Propriétaire	Externe	6,15

Cette immatriculation paraît avoir été calculée pour que l'élève pût concourir aux examens de fin d'année et, le cas échéant, remporter des prix. M. Buet montra-t-il une certaine complaisance en accordant à Balzac un prix de version latine et un accessit sur une autre matière ? Faut-il y voir, au contraire, la récompense d'un labeur obscur à la maison ? (19). Depuis que le palmarès de 1812 du collège de Vendôme a révélé son nom parmi les lauréats, et justement en version, la récompense paraît méritée (20). Balzac qui se vantait de lire la Bible dans la *Vulgate* resta fidèle à l'exercice qui aide le mieux à écrire correctement, à raisonner juste, à ordonner ses idées suivant un plan logique.

Les événements politiques de l'année 1814 lui apportèrent une distinction de surcroît, sur laquelle on ne comptait pas. Selon l'expression consacrée, Louis XVIII était remonté sur le trône de ses pères, mais la France appauvrie par la guerre et l'invasion, restait troublée. Afin de provoquer un courant d'adhésions, une ordonnance royale, le 9 mai 1814, élargissait le nombre de ceux qui étaient admis à porter la *Décoration du Lys* instituée par le Comte d'Artois, à son entrée à Paris, en faveur de la Garde

(18) Archives du Loiret, Série T, 264, Collège de Tours : *Etat nominatif des Elèves pendant le troisième trimestre de 1814*. Cette pièce inédite a figuré, sur nos indications, à l'*Exposition Honoré de Balzac 1950*, à la Bibliothèque Nationale, n° 43 du Catalogue.

(19) Cf. *Letters to his Family*, 15, note 3.

(20) En 1812, Balzac avait obtenu un second accessit de version latine à mérite égal avec Henri Vendryès. En 1809, un accessit de discours latin : « Dans quelles conditions lui fut-il remis, écrit M. Jean Martin-Demézil ? Pourquoi en avril 1809 et non en septembre 1808, date normale de la distribution des prix. » C'est qu'il s'agissait, en l'occurrence, d'une compétition de l'Académie du Collège dont les exercices avaient lieu deux fois par an.

nationale. La fleur de lys d'argent, suspendue à un ruban de moire blanche, allait fleurir un nombre incalculable de boutonnières. Pour rallier la jeunesse, on imagina de décorer les meilleurs élèves des collèges royaux, Orléans, Vendôme, eurent leur promotion. Tours aura la sienne le 7 septembre et le Recteur, M. de Champeaux, se déplaça pour remettre l'insigne aux lauréats. Dans la chapelle de l'ancien couvent des Minimes, devenue chapelle du collège, Balzac se vit agraffer le lys d'argent en présence de ses parents qui n'avaient pas attendu cette manifestation pour exprimer leur loyalisme. Peu de temps après, il recevait une lettre qui sanctionnait le port de la décoration : « Sa Majesté, pleine de confiance dans votre fidélité et dans votre dévouement à sa personne et pour récompenser vos succès, vous autorise à porter la Décoration du Lys. Délivré par Nous, Recteur de l'Académie : De Champeaux » (21).

Quelques jours auparavant, le neveu du roi, le duc d'Angoulême, avait lui-même distribué les lys d'argent aux notabilités tourangelles. La réception qui lui fut offerte dans le jardin Papion « l'un des plus beaux de la ville », à cause de la proximité du Mail, est décrite dans *Le Lys dans la Vallée*, avec tant de chaleur et de vérité qu'on ne peut nier qu'elle émane d'un témoin oculaire. (22) En l'absence de son père, Félix de Vandenesse, le héros du roman, fut le délégué de la famille : « Un habit bleu barbeau, écrit Balzac, me fut secrètement confectionné tant bien que mal. Des bas de soie et des escarpins neufs furent facilement trouvés ; les gilets d'hommes se portaient courts, je pus mettre un des gilets de mon père ; pour la première fois, j'eus une chemise à jabot dont les tuyaux gonflèrent ma poitrine et s'entortillèrent dans le nœud de ma cravate ». Le futur *dandy* parisien n'oublia jamais son premier accoutrement d'homme et peut-être aussi son premier transport amoureux. Si enfantin que fut ce baiser intempestif, il aida le potache à sortir de sa chrysalide. Sous cet angle, l'unique trimestre du collège de Tours peut être considéré comme celui de la grande révélation : « J'aimai soudain, sans rien savoir de l'amour » (23).

(21) Ce brevet est conservé à Chantilly dans la collection Lovenjoul.

(22) Le duc d'Angoulême vint à Tours le 6 août 1814. Honoré fut certainement admis sous la tente où se pressaient les invités dans l'attente du bal ; à moins que son camarade, Pierre Papion, lui ait fourni les détails de la fête.

(23) *Le Lys dans la vallée*, détails autobiographiques.

Une demeure historique du Vendômois

LE CHATEAU DE PONCÉ-SUR-LOIR

NORBERT DUFOURCQ
(suite)

Chapitre IV

UNE GALERIE DE PORTRAITS

Plusieurs textes concordent pour nous apprendre qu'à l'aube du XIX^e siècle encore, les murs de l'escalier et ceux de la grande salle de l'étage noble s'ornaient d'une série de toiles peintes où avaient été représentés depuis le début du XVI^e s. tous les barons, seigneurs de Poncé : galerie de portraits dont aucun spécimen ne demeure, — où côtoyaient, certes, le meilleur et le pire, — mais où se reflétaient, — à en juger par ceux-là dont la description nous est parvenue, — toutes les qualités, comme toutes les faiblesses, toutes les grandeurs, comme toutes les petitesse de chacun des maîtres du logis.

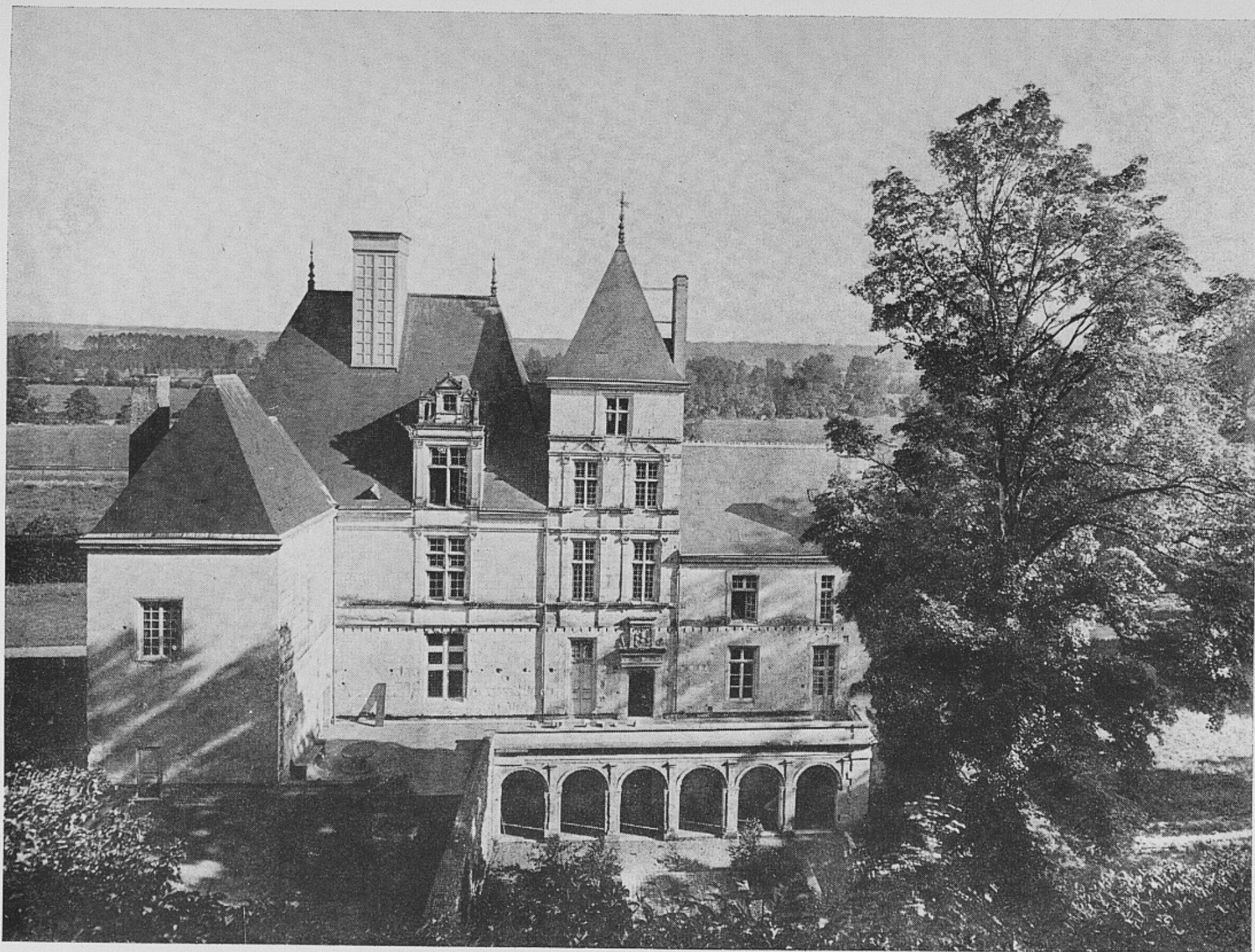
Faute de pouvoir ici retracer les annales d'une demeure seigneuriale sous l'ancien régime, — nous n'avons pas la prétention de connaître la vie de tous les propriétaires du château, ni les transactions auxquelles les domaines des premiers barons du Vendômois ont donné lieu, — nous nous contenterons d'esquisser une série de portraits, à l'aide des quelques documents, — plusieurs ont été pris sur le vif par les contemporains, — que nous avons pu retrouver : croquis d'histoire, où vont apparaître des âmes nobles comme des âmes viles, de très brillants seigneurs comme de très sinistres sires, de grandes dames surtout, qui furent d'intelligentes et de viriles châtelaines, puisque le destin a voulu que cette charmante demeure fût surtout l'apanage du beau sexe...

Depuis 1440, date à laquelle un d'Angennes se défait de la terre de Poncé, jusqu'en 1895, date à laquelle un Nonant vend le château au Comte de Partz, la seigneurie restera dans la même famille : celle des Chambray, qui l'on conservée, de mâle en mâle, jusqu'au milieu du XVII^e s., qui l'ont transmise ensuite par les femmes aux Thiville, aux Durcet et aux Nonant.

Pendant plus de quatre siècles et demi, un seul et même « aïeul » semble veiller sur ce coin de Touraine, comme sur les pierres de la demeure où il a établi son foyer...

Cet aïeul est un *émigré* que l'histoire un jour a forcé de quitter sa terre de Normandie...

.....



FACADE SUD-OUEST. — Vue d'ensemble.

C'est vers 1170 que Chambray est entré dans la maison de La Ferté Fresnel. Alors Richard III épouse Isabelle de Grandville, dame de Chagny et Chambray. Ce ménage eut deux enfants. Le premier, Guillaume, devait perpétuer le nom de La Ferté Fresnel ; le second, Simon, donner naissance à la ligne des Chambray.

Chambray : terre et château étaient situés sur l'Iton entre Breteuil et Damville (1). De père en fils, s'y succédèrent de puissants seigneurs au cours des XII^e et XIV^e s., jusqu'au jour où la branche aînée s'étant éteinte en la personne d'une Yolande, c'est le représentant de la branche cadette, Jean III, qui rachètera la demeure et relèvera le titre (1428). Lui et son fils devaient garder le château de Chambray jusqu'en 1529, non sans avoir — sous la pression de tragiques événements que nous rappellerons plus bas — grossi leur patrimoine de la seigneurie de Poncé. En 1529, intervient un nouveau partage. Chambray échoit à un fils aîné, Poncé à un fils cadet... Désormais chacune des deux familles suit son destin : Chambray major et Chambray junior ne se rejoignent que très rarement.

Avant de nous séparer des premiers, signalons que le marquisat leur est donné au milieu du XVII^e s., et qu'ils comptent d'illustres membres, qui ont continué de vivre en Normandie, sinon de revenir toujours au pays des ancêtres : tel un Nicolas de Chambray († 1560), qui embellit le château de Chambray, dont la reconstruction remontait à 1450 ; tel son fils Gabriel, qui épousait en 1578 Jeanne d'Angennes, laquelle avait pour arrière-grand-père ce Jean II d'Angennes, ancien seigneur de Poncé, qui avait vendu cette seigneurie aux Chambray en 1440 ; tel Nicolas, qui négocia le mariage de la petite-fille de César de Vendôme avec le roi de Portugal (1668) ; tel Jean François (1687-1755), curieux guerrier, illustre marin, deux fois blessé devant Oran (1707), qui lutta contre les Barbaresques, devint lieutenant général, puis grand croix et bailli de l'Ordre de Malte (1732) ; tel Louis François (1737-1807), maréchal de camp, député de la noblesse aux Etats-Généraux de 1789 pour le baillage d'Evreux ; tel enfin le frère de celui-ci, Jacques, également député aux Etats-Généraux, qui prit part à l'insurrection royaliste de M. de Frotté, et fut nommé Maréchal de camp à la Restauration...

Tous personnages de marque, qui ont avec conviction servi leur pays comme leur roi. Leurs armes, « d'hermines, à trois tourteaux de gueule, deux et un » remontaient au XIII^e siècle. Une couronne de marquis vint s'y adjoindre vers 1670 : deux « anges de carnation » supportaient l'écu dont le cimier s'ornait d'un aigle au vol éployé : l'aigle de La Ferté Fresnel, auquel la devise des Chambray faisait allusion : *Regit nidum majoribus alis...*

... Armoiries et devise que nous avons retrouvées à Poncé dans l'escalier et sur la porte, introduites et plaquées qu'elles y furent

(1) Aujourd'hui département de l'Eure, arrondissement d'Evreux, canton de Vernon.

non point par les trois premiers « seigneurs » qui ne connurent pas le château actuel, ou ne le virent pas terminé, mais par le quatrième...

**

Ainsi qu'on l'a dit, Jean III de Chambray est au début du ^{xv}^e s. le représentant de la branche cadette. Dès 1415, les Anglais envahissent la Normandie et Jean se refuse à reconnaître l'autorité de l'occupant. Son père Roger († avant 1414) lui a légué une tradition ; il la maintiendra. De graves soucis l'assaillent pourtant. La branche aînée ne possède aucun représentant mâle. Que va devenir la terre de famille ? Devra-t-il la laisser entre les mains de l'ennemi, ou l'abandonner à sa cousine Yolande avec laquelle elle passerait aux d'Illiers ? Devrait-il plutôt en faire acquisition ? Pour l'heure son parti est pris. Il ira rejoindre le roi Charles VI qui réside en Touraine. Quelques temps plus tard, il doit refuser les offres qu'Henri V lui fait à Rouen : celui-ci ne cherchait-il pas à le détacher de la couronne de France ? La sanction ne se fait pas longtemps attendre : le roi d'Angleterre confisque tous les biens des Chambray. Alors Jean, plus attaché qu'hier au patrimoine que les ancêtres lui ont légué, et soucieux peut-être de revendiquer demain ces terres que d'autres n'eussent point à la paix réclamées pour leurs, achète-t-il à sa cousine Yolande le domaine des Chambray (1428). Il continue de combattre pour la cause royale. Au siège d'Orléans nous le trouvons auprès de Jeanne d'Arc. Il est fait Chevalier. Si Charles VII commence à bouter les Anglais hors de France, ces derniers maintiendront encore leur domination sur certaines de nos provinces. Et l'occupation étrangère continue de grever les terres normandes. Par acte du 30 novembre 1430, Henry IV investit Guillaume Staverdon, un de ses hommes de confiance, des biens des Chambray. Voici qui doit inciter Jean III à servir avec plus de ferveur encore le roi légitime dont la cour émigrera de Touraine en Berry, mais dont la victoire un jour lui permettra de recouvrer ses biens. N'en doutons pas cependant ; c'est pour se rapprocher du pouvoir central que l'héritier des Chambray fait l'acquisition d'une terre nouvelle entre l'Eure et la Loire, en cette vallée du Loir, où ses chevauchées l'ont parfois conduit.

Par acte du 24 août 1440, il achète pour le prix de mille écus d'or à Jean II d'Angennes, la terre de Poncé (1), première châtellenie du Vendômois. Celle-ci s'étend sur Couture, Sougé, Artains. Jean III y joint la terre de Hauteville sur la paroisse de « Ruilly » (2), et celle de la Roche Turpin « n'est séparée de Poncé que par

(1) On disait et l'on écrivait alors Poussay. Cette orthographe semble avoir prévalu jusqu'au ^{xviii}^e siècle. De ce nom la Comtesse Cécile Rose de Nonant propose une étymologie fantaisiste : Pont de César.

(2) Ruillé-sur-Loir.

le Loir », terre à laquelle sont attachées les seigneuries de Sougé, des Essarts et d'Artains. Il trouve à Poncé un ancien château, accroché au versant de la vallée, inhabité depuis un demi-siècle, pour son inconfort sans doute et sa vétusté. Jean III de Chambray s'en contentera d'abord, heureux sans doute qu'il est de mettre à l'abri la toute jeune héritière des Cholet qu'il doit épouser sous peu, puis d'y établir sa famille... De Chambray les nouvelles lui parviennent rarement. Il apprend pourtant que le Comte Dunois a repris le château en 1449 et qu'il l'a détruit de peur de voir à nouveau les Anglais s'y installer. C'est la fin de la guerre de Cent Ans. L'année de la victoire de Castillon (1450), Jean III rentre en possession de son héritage ébroïcien, celui-là que tenait à merci l'ennemi depuis plus de trente ans. Mais il ne peut d'abord y séjourner. Il lui faut songer à reconstruire. En Normandie de toutes parts les ruines s'accumulent et il ne faudra pas compter faire revenir avant plusieurs années à Chambray la famille qui vit à Poncé.

Celle-ci s'implante au bord du Loir et s'accroît. Gillette Cholet donne sept enfants au normand-tourangeau. Jeanne paraît être l'aînée qui épousera en 1462 Gilles de la Haye ; Catherine doit lier son sort à celui de G. de Méricourt en 1478. Deux autres filles deviendront abbesses, Jeanne et Germaine-Vincent. Des trois fils, l'aîné Jacques semble avoir défendu les intérêts de son père en Normandie, comme bailli d'Evreux (il sera chevalier de Saint-Michel vers 1500, chambellan de Louis XII, ambassadeur à la paix d'Etaples en 1499, et mourra sans enfants en 1504), le second, Jean, recueillera l'héritage de Poncé, le dernier se fera prêtre.

Jean III, premier Chambray seigneur à Poncé, devait mourir dans les dernières semaines de 1458 ou dans les premiers jours de 1459 ; il laissait à sa veuve une lourde charge : sept enfants mineurs, deux grandes propriétés à gérer, une demeure qui tombait en ruines, une autre à reconstruire.

**

Les châtelains de Poncé connaissaient-ils l'histoire de la « maison » de Chambray ? On veut n'en pas douter, et on se persuade alors, que le portrait de Gillette Cholet, en l'escalier du château nouveau, ne voisinait pas celui de l'époux avec lequel elle n'avait guère habité, mais plutôt ceux de leur fils Jean IV et de leur bru Françoise de Tilloy.

N'est-ce pas auprès de l'un et de l'autre qu'elle vécut plus de quarante ans et qu'elle établit les plans — d'ordre matériel, d'ordre artistique peut-être aussi — qui devaient permettre au petit-fils, Jean V, d'édifier le manoir ? Les textes nous le laissent à penser.

La « gente » et maîtresse dame Gillette, née vers 1425, avait

épousé le nouveau propriétaire de Poncé, Jean III de Chambray, vers 1442. Fille de Gilles Cholet, seigneur de la Chalotière, de Dangeau, et de Jeanne de Varennes, elle avait pour frère, le chevalier Jean, « maître général, visiteur et gouverneur de toutes les artilleries de France ». Aux domaines suscités, Gillette Cholet joindra ceux de d'Urbois, de Leureyville et Bretoncelles. Par son mari, la comtesse de Chambray deviendra châtelaine baronne de Poncé et de la Roche-Turpin. Ses armes étaient « bandées d'argent et de sable de six pièces ». Malgré sa naissance, son avoir et ses titres, elle reste en une situation précaire. Une requête d'avril 1459 de la Chambre des Comptes de Paris, nous apprend que le comte l'a laissée enceinte, chargée de sept enfants, et que... les moyens d'existence dont elle bénéficie sont médiocres. Et pourtant, nous assure l'un de ses descendants en son Journal (1), elle sut « donner à ses enfants une éducation distinguée en laissant dans les chartriers... des preuves de son intelligence, de son activité pour la manutention, l'embellissement des biens qui étaient confiés à ses soins... ». Maîtresse femme à coup sûr que cette « noble et puissante dame », ainsi qu'on la qualifie en plusieurs tractations, et qui, restée veuve à trente-trois ans, eut jusqu'en 1477 la garde d'enfants mineurs, la gérance de deux importantes propriétés, dont l'une acquise de fraîche date, n'assurait à son suzerain que de modiques revenus, dont l'autre ravagée par trente années de guerre, n'était pas d'un rapport lucratif. L'histoire nous apprend cependant que Gillette Cholet établit noblement ses enfants, et qu'une fois marié son dernier fils, Jean IV, elle décida sans doute de ne pas cohabiter avec le jeune ménage à la campagne, mais de prendre hôtel à Paris.

Le marquis Louis de Chambray, au milieu du XVIII^e s., la comtesse de Nonant au milieu du XIX^e s., nous rapportent — c'est sans doute la tradition qui prévaut dans la famille — que c'est elle qui fit construire à Chambray en 1490 la chapelle du château, et que c'est elle qui aurait, avec son fils et sa belle-fille, entrepris le château de Poncé : « celui-ci avait été fondé vers 1480 par des seigneurs de cette maison (de Chambray), et par Gillette Cholet et Françoise de Tilloy, leurs femmes et mères ». « On voit bien, poursuit la comtesse de Nonant, que celui-ci fut bâti dans le sens de la paix, par l'élégance de son architecture, la décoration des murailles, couvertes de bas-reliefs, et parce qu'aucune fortification n'en défend les approches, ce qu'on ne voit à aucun château baty en Normandie sous le règne de Louis XI ».

Le style de la demeure qui fait l'objet de la présente étude nous interdit d'ajouter foi à ce témoignage. Sans aucun doute savons-nous que Gillette Cholet, qui depuis le mariage de son fils Jean IV

(1) Louis, Marquis de Chambray (Journal de 1762, en la possession actuelle de la Marquise de Chambray).

(1480) avait passé son existence entre Chambray, Paris et Poncé, vivait encore le 14 mars 1505 (elle était alors âgée de quatre-vingts ans) : il ne paraît pas que l'actuel château remonte à pareille date et il serait difficile d'admettre que la construction de cet édifice ait exigé près de quarante années. Tout au plus pouvons-nous présenter l'hypothèse suivante : en femme de cœur et de tête, Gillette Cholet aurait tenu à continuer l'œuvre de son mari, à poursuivre la reconstruction de Chambray, et la restauration du vieux château de Poncé. Comme son fils, — très éprise de la vallée du Loir, — elle eut souffert de l'inhospitalité de la ruine que d'Angennes avait ici vendue aux Chambray, projetant d'y faire succéder un manoir moins austère, et plus riant. Programme qu'elle aurait peut-être préparé en son ensemble comme en ses détails avec l'aide de son fils et de sa bru, mais qui devait rester à l'état de ces projets dont on parle toujours, mais que le destin ne vous permet pas de réaliser. D'autant plus que la terre principale, celle de Normandie, devait épuiser déjà les maigres revenus des Chambray et que Poncé ne pouvait passer qu'en seconde ligne.

**

Ce qu'on vient de dire de la mère, on ne saurait que le répéter du fils.

Ce Jean IV de Chambray, né en 1456, est l'avant dernier de la famille. Seigneur de Varennes, Blandé, Chicon, Thévray, Menilles, il est baron de Poncé, et deviendra comte de Chambray à la mort de son frère aîné Jacques, bailli d'Evreux († 1504). Les journaux et mémoires auxquels on a fait par ailleurs allusion nous apprennent qu'il « ne pouvait marquer trop de respect et d'attachement à une aussi vertueuse mère, et qu'il vécut avec elle ». Vers 1540, il épouse Françoise de Tilloy, baronne d'Auffray en Caux, dame d'Asnières, dont les armes étaient « de gueules à la bande d'or chargées de cinq losanges de gueules ». En 1500, comme l'un des cinq cents gentilhommes du roi Louis XII, il est fait chevalier, et reçoit en cette année le collier de Saint-Michel. Il semble que son existence se soit passée en négociations avec les seigneurs de Hellenvilliers descendant de la Ferté Fresnel. Jean IV est en effet le représentant de la sixième génération sous laquelle devait prendre fin le parage qui existait depuis le début du XIII^e siècle entre la maison de Chambray et celle de la Ferté Fresnel.

De ses huit enfants, le fils aîné Jacques devait épouser en 1524 Françoise d'Anfreville et mourir sans enfants en 1529. Le cadet répondait au nom de Nicolas. Gabrielle avait épousé en 1500 Charles de Sombel. Charlotte apportera la terre de la Roche Turpin à son mari Pierre la Curie. Jean, le cinquième, qui portera dans l'histoire le nom de Jean V de Chambray, sera seigneur baron de Poncé. Un Charles Ogier deviendra chanoine et archidiacre de Laon, un autre Jean sera prêtre.

Jean IV a-t-il vécu à Chambray autant qu'à Poncé avec son épouse Françoise du Tilloy ? Il est difficile de répondre. La tradition familiale, rapportée par écrit, ainsi qu'on l'a dit, nous apprend qu'il « jeta les fondements du château neuf de Poncé » conjointement avec sa femme et sa mère. Nous ne pensons pas qu'il faille faire crédit à ce dire. Il est à croire que le château de Chambray, dont la reconstruction remonte à 1450, est terminé à la fin du XV^e s. et que c'est là plutôt qu'à Poncé que Jean IV s'établit avec sa famille après la mort de son frère aîné le bailli d'Evreux (1504). S'il a vécu en Touraine jusqu'à cette date, c'est encore dans la vétuste demeure accrochée aux flancs du Loir. Mais après ? ? Deux actes du 27 juillet 1523 et du 1^{er} juin 1524 nous apprennent que le *procureur* de Jean IV à Poncé était l'un de ses parents : M. Jean de Chambray, prêtre, prieur de Peautrolle, paroisse des Essarts, chapelain de Saint-Etienne. En ce prêtre Jean, nous reconnaissons le dernier frère de notre châtelain, frère qu'il ne craignit pas de laisser dans l'ombre, puisque fils naturel de Jean III (1). Si Jean IV n'habite pas Poncé en 1524, s'il y entretient un *procureur*, n'est-ce pas que « le château neuf n'est pas encore sorti de terre », et que si le plan en a été dressé — qui a reçu peut-être l'approbation de Gillette Cholet il y a vingt ans, et de Françoise du Tilloy — les fondations seules en ont été entreprises ?

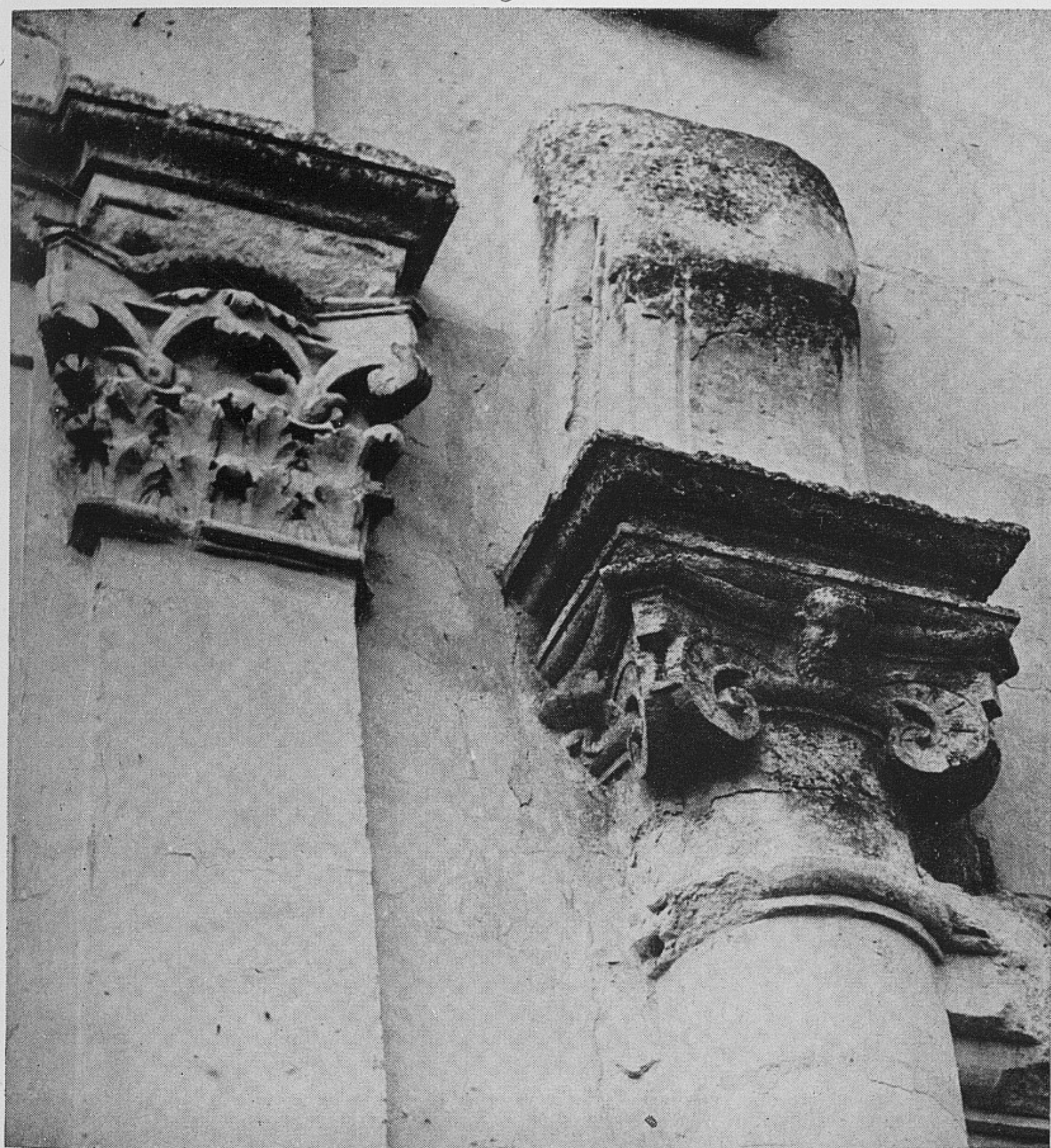
Jean IV meurt à la fin de l'année 1528 ou au début de 1529. En cette même année, son fils aîné Jacques le rejoint dans la tombe. Le 23 octobre 1529, l'héritage des Chambray est divisé. Le fils cadet Nicolas reçoit la terre familiale normande. Au cinquième enfant, Jean V, échoit la demeure tourangelles. Françoise du Tilloy donne à celui-ci les acquêts de tout ce qu'elle possède.

**

En Jean V de Chambray, voici donc le premier baron de Poncé, vivant effectivement aux bords du Loir. Il a renoncé à Chambray pour la Touraine. Où s'installe ce châtelain de près de quarante ans ? L'histoire ne nous le dit pas. Le « nouveau » château prend-il forme déjà ? A quelle hauteur ses murs s'élèvent-ils ? Un des pavillons serait-il déjà construit ? (2). Jean V au contraire entreprend-il dès son arrivée la construction d'une maison aux plans de laquelle ses parents, comme sa grand'mère paternelle ont depuis longtemps travaillé ? A quels architectes fait-il appel ? Entre-t-il

(1) Dans le testament du fils aîné de Jean III, Jacques bailli d'Evreux, on relève cette phrase : « Je veux que Jean bâtard de Chambray, soit vêtu de noir... »

(2) Nous pensons notamment au pavillon occidental qui a complètement disparu, à l'exception de ses murs de fondation, et qui était peut-être de quelques lustres plus anciens que son frère : ce que son architecture, son décor n'auraient pas manqué de dévoiler.



FAÇADE MÉRIDIONALE : DEUX CHAPITEAUX

(Cl. Dancette)



L'ESCALIER : CAISSONS DE LA VOUTE CONDUISANT AU TROISIÈME ÉTAGE

(Cl. Dancette)

en relations avec les maîtres d'œuvre de Chambord, d'Azay-le-Rideau, ou d'autres lieux, dont la renommée a pu venir jusqu'à lui ? L'absence de documents nous interdit de répondre jusqu'ici à ces questions. N'oublions pas que, cinquième de sa famille, Jean n'était point destiné à devenir propriétaire de Poncé. Rien d'étonnant si, devant l'héritage qui lui échoit, il se borne à suivre les plans sur lesquels d'autres avaient depuis de longues années médité. Jeune, il avait même pris la tonsure, et possédait la chapelle de Saint-Laurent de Chambray. La mort de son frère aîné (1504) devait en faire le successeur éventuel de son père, et le partage de 1529 lui assurer la possession de Poncé. L'année précédente il avait épousé Eléonore des Feugerets (14 novembre). Il était alors porte-guidon de la Compagnie de Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie. Il deviendra lieutenant de la Compagnie d'ordonnance de l'amiral d'Annebaut, puis pannetier ordinaire du Roi en 1554. Titres et fonctions qui ne l'empêchaient pas, croit-on, de vivre en sa nouvelle demeure, où il accueille sans doute sa mère en ses dernières années. Il gère alors une châtellenie dont la mouvance s'étend sur les paroisses de Poncé, Artins, Couture, Chahaigne, Bonneveau, Lunay, Sougé et Ternay. Il reçoit l'hommage de plus de vingt et un fiefs, notamment ceux de Thury, qui dépend du château de la Flotte, de la Jariaye, la Volonnière, de Chevelu, — qui, sur Couture, dépend de la maison de Bueil-la Hamelière, la Louppe, Tafforeau, le Guérinet, la Fresne, la Baudouinière, la Pommeraye, Chervigny, le Vau, le fief des Quatre Seigneurs, Ternay. Son revenu, nous assure l'abbé Toublet, est estimé à près de 5.500 livres. Il côtoie dans la région les plus nobles familles : ses voisins proches, les du Bellay de la Flotte, les Ronsard de la Possonnière, les de Maillé, seigneur de Bénéhart — Jacques III gouverneur du Vendômois pour la Ligue épousera une Renée de Poncé en 1573 — ; des familles plus éloignées, plus illustres aussi, comme les Bourbons, ducs de Vendôme. Antoine de Bourbon est baron de Lavardin, et c'est à ce titre que Jean de Chambray lui rend aveu le 5 septembre 1551 pour sa chatellenie de Poncé...

C'est en effet, pour Poncé, le temps de la splendeur. Pendant dix années, de toutes parts l'on a travaillé à embellir la demeure des Chambray. Les sculpteurs s'emploient à décorer pierre à pierre l'escalier de la tour centrale, et les chapiteaux de chacun des pilastres extérieurs. A l'intérieur, le maître d'œuvre élève de hautes cheminées à hotte dont plusieurs ont disparu. On s'efforce de choisir des bois sans nœud ni gerçures pour les maîtresses poutres apparentes des plafonds ; on tend les murs de tapisseries achetées dans les Flandres, et sans doute ici où là dans le parc, ou dans la maison, érige-t-on un oratoire où les Chambray pourront venir se recueillir et prier pour leurs morts. En 1542, Jean V peut déclarer terminée l'œuvre à laquelle reste attaché le souvenir de ses parents et de ses grands-parents. Il en jouira personnellement près de dix-huit années, après y avoir élevé trois enfants : Charles qui a dû

mourir entre 1571 et 1579, Catherine, qui s'est mariée en 1575, et Gilles qui devait à Poncé recueillir la succession paternelle, après la mort de son aîné.

Jean V mourait en 1560.

Au terme de deux actes — 14 octobre 1550 et 20 décembre 1566 — nous apprenons que son dernier frère Jean avait été à Poncé son procureur et qu'il restera celui d'Eléonore de Feugerets « après temps qu'elle était veuve ». Celle-ci se remaria et son second mari, qui vécut peut-être à Poncé, fut un temps « curateur » des enfants du premier lit.

**

De l'existence à Poncé du premier fils de Jean V, Charles, aucune trace ne subsiste dans les textes. Pouvait-il même prétendre à succéder à son père celui-là qui mourut sans enfants après 1571 ? Jouissait-il de toutes ses facultés intellectuelles ? On l'ignore. Si l'aîné n'a pas eu son portrait suspendu aux murs de l'escalier du château, à coup sûr le cadet n'avait pas été oublié.

Seigneur de Poncé, Hauteville, d'Urbois, Chevelu, La Bodonnière, Gilles de Chambray est chevalier de l'ordre du Roi et Gentilhomme de sa Chambre. Il deviendra cornette de la Compagnie d'ordonnance du Comte de Montgommery. Bien en cour, il recevra plusieurs lettres de Henri IV — certaines sont conservées dans le chartrier des Chambray. — L'une d'elles lui confie, pour le roi, une mission à Rome sur laquelle on aimerait avoir des précisions. En 1590, nous le trouvons gouverneur du château de Montoire pour Henri IV : ce dernier lui intime l'ordre, par l'intermédiaire des Cardinaux de Bourbon et de Lénoncourt qui lui en écrivent, d'avoir à remettre cette place entre les mains des princes catholiques de la Ligue, ce qu'il fait en capitulant le 12 septembre de cette année. Ce brillant chevalier avait épousé en premières noces Estes de Constances, qui lui a donné deux filles Isabelle et Madeleine ; en secondes noces, Louise d'Alouville dont il aura deux filles Anne et Marie et un fils, Charles, encore sous la tutelle de sa mère en 1609. Gilles de Chambray était mort en 1602.

Après lui, il semble désormais que les Chambray délaissent les fonctions honorifiques ou les charges qui les maintenaient au premier rang de la chevalerie française. Aussi bien la féodalité tend à disparaître.

On sait comment Richelieu en étouffera dans l'œuf les dernières rébellions. Le noble se contente alors de vivre de ses terres, de jouir de son château, quitte à répondre par l'affirmative si le roi fait un jour appel à ses bons offices. Le cas se présentera pour le fils de Gilles, Charles, auquel, en 1636, Gaston, frère du monarque, intime l'ordre de se rendre d'urgence à Etampes, où il devra s'opposer avec ses hommes aux ennemis de l'Etat. Chevalier de l'ordre

du Roi, ce Charles de Chambray, qui a dû naître vers 1590 (?), porte toujours les titres de seigneur de Poncé, Hauteville, Les Loges, Chevelu. Par contrat passé devant les notaires de Montoire, il a épousé le 21 juillet 1618, Catherine du Mur. Pour avoir délaissé la vie de cour et les fonctions officielles, le ménage semble plus que les précédents vivre à Poncé. Sait-on même s'il possédait encore hôtel à Paris ? Il fréquente les Ronsard de la Possonnière, les d'Hautefort du château de la Flotte. Il élève sur les bords du Loir deux filles et deux garçons. Jeanne, née le 6 mars 1622, aura pour parrain François d'Hautefort et pour marraine Jeanne Hannequin de la Curée ; Colombe, née sans doute en 1628 et baptisée à Poncé le 5 octobre 1629, recevra pour parrain Gaston de Plais, écuyer, sieur de Bellevue ; pour marraine, sa sœur aînée ; Jean naîtra en septembre 1629 ; Louis un peu plus tard.

Si ces deux derniers sont morts sans progéniture, c'est aux deux filles que reviendra l'honneur de faire souche : l'une léguant Poncé aux de Thiville ; l'autre aux de Durcet. Nous les retrouverons l'une et l'autre à leur heure.

Jean VI de Chambray, mort le 24 novembre 1662, paraît avoir été le dernier seigneur de ce nom. Il fut enterré dans le chœur de l'église de Poncé un peu à droite, comme son père Charles qui était mort le 19 novembre 1641. Quant au tout jeune Louis, qui avait été tenu sur les fonts baptismaux par son futur beau-frère et parrain Nicolas de Thiville, et sa maraine Marie d'Hautefort, dame d'atour de la Reine, il semble avoir décédé en bas âge en 1640.



Avec Jeanne de Chambray, voici la dernière du nom, châtelaine de Poncé. On se figure qu'une place d'honneur lui est réservée dans la salle des portraits, aux côtés de Gillette Cholet, de François de Tilloy, ou d'Eléonore des Feugerets.

Née le 6 mars 1622, baptisée en l'église de Poncé, le 27 décembre suivant, elle a tout juste quarante ans à la mort de son frère Jean. Héritière du domaine familial, elle impose à cette terre, à ce château, un nouveau nom, celui de son mari Nicolas de Thiville, seigneur de Bapaume, Champromain, gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi Louis XIV, maréchal de ses camps, qu'elle avait épousé le 27 juillet 1648. La Comtesse de Nonant qui avait à loisir contemplé son portrait à Poncé écrira plus tard avec une certaine jactance : « Elle avait une très jolie figure, la taille élégante ; (en son visage), l'on reconnaît la beauté du sang des Chambray ».

Il est possible qu'elle ait, sur la demande de son époux, fait repeindre les écus qui ornaient jusqu'alors les caissons de l'escalier du château. Les armes des Chambray auraient été désormais écartelées de celles des Thiville. Ces dernières auraient d'autre part ici ou là, remplacé tel écu, tenu pour trop ancien.

Son époux Nicolas de Thiville ne demeura seigneur de Poncé que dix-huit mois ; il mourut en sa terre de Champromain et fut

inhumé à Thiville le 10 juin 1664, laissant deux enfants, Jacques et Marie.

Curieuse figure sans doute que celle de... cet « étranger » qui présentait, au dire de Cécile Rose de Nonant, un visage « guerrier et provoquant », au-dessous duquel le peintre avait transcrit ces deux quatrains :

Regarde-moi bien fixement
Et tu verras dessus ma face,
Des vaillants preux la bonne grâce
Des fanfarons l'étonnement.

Ne peine pas à t'égayer
Point de critique téméraire
L'original te fera taire
Si le portrait te fait railler.

A l'occasion de sa mort, son épouse fit peindre à l'intérieur de l'église de Poncé, dont il fut sans doute le bienfaiteur — restaurant peut-être la chapelle que les châtelains s'y réservaient — une litre funèbre, dont les traces n'ont pas aujourd'hui complètement disparu.

Une inscription gravée à même une ardoise plaquée sur un des piliers de l'église, chante toujours les louanges du châtelain :

*Chrestien tu sçavras que cette
ceinture funebre ov sont les
trois fusées a esté mise par le
trespas de haut et pvissant sei-
gnevr Messire Nicolas de Thiville
Chevalier Seignevr de Bapavlmes
Chamromain la Pionniere mal
voisine et avtres lieux gentil
homme ordinaire de la chambre
du Roy et Mareschal de ses camps
et armées dont la vertu et les
belles qualités ont correspondu
a lillustre naissance. Il décéda
dans sa maison de Champromain
pays de Dvnois le Mardy dixieme*

*de Ivin mil six cent soixante
et quatre et est inhvmé av tom-
beav de ses peres dans leglise
de Thiville. Cest le premier
Seignevr de ce nom de cette
paroisse a cause de noble dame
Ieanne de Chambray son espovse
heritiere de havt et pvissant
Seignevr Messire Iean de Chambray
son frere dernier de ce nom qui
decéda le vingt quatre de nov-
vembre mil six centz soixante et
deux et est inhvme av tombeav
de ses peres dans cette église*

Priez Dieu pour leurs ames

**

A ce valeureux chevalier, je ne sache pas que les descendants aient fait grand honneur : châtelains qui s'embourgeoisent, et vivent à l'écart, semble-t-il, du monde officiel dont ils sont issus. Les familles nombreuses disparaissent à Poncé : les lignées des Chambray ne seront pas continuées. Voici Jacques de Thiville, qui hérite en 1664 de la demeure de sa mère. Né vers 1650, il vit seul avec elle en ce vaste édifice, préposé sans doute à la garde de tant de souvenirs accumulés là par les générations passées. Jeanne de Chambray disparaît le 11 février 1691. En 1670, Jacques avait épousé Catherine d'Arnoult, qui mourut quatre ans plus tard (17

décembre 1674), lui laissant un fils Abel. En 1680, le « baron » de Poncé convola en secondes noces avec F. de la Feuille.

Il faut supposer qu'Abel, le futur propriétaire du château, sera surtout élevé par sa grand'mère de Chambray. On a toute raison de croire que la terre de Poncé et autres lieux ne rapporte plus autant qu'hier. Voici qu'au début du XVIII^e s., la haute aristocratie, qui n'a pas l'heur d'être appelée par le Régent à la cour de Versailles, épuise ses maigres ressources à conserver le domaine que les ancêtres lui ont légué... En deuxièmes noces, Abel Toussaint de Thiville épouse Marie Charlotte de Malortie, et deux enfants naissent de cette union, Charles, et Marie Joseph, qui mourront en 1736, à trois jours de distance, respectivement âgés de quatre et cinq ans. Ainsi finissent en une France qui ne connaît plus l'éclat du siècle de Louis XIV, tant d'illustres familles que les circonstances, la gêne, la maladie, les vices ont tour à tour contribué à décimer.

A moitié ruiné, Abel-Toussaint va finir ses jours — avait-il alors toute sa raison ? — en un couvent, près de Rouen en 1749. Se croyant sans héritier du nom, il avait déjà pensé remettre la propriété de Poncé, qu'habitait sans doute encore sa femme, à l'un des descendants de la branche aînée des Chambray, le marquis Louis dont nous avons déjà parlé, et que nous retrouverons tout à l'heure, puisque sur le malheureux domaine de Chambray, branche cadette, le sort semblera s'acharner... Abel, cependant, avait compté sans un neveu qui revendiquera l'héritage. Et c'est ainsi qu'Henri Edme de Coigne devint seigneur châtelain de Poncé.

On se souvient que Jeanne de Chambray et Nicolas de Thiville ont eu deux enfants : Jacques et Marie. C'est cette dernière qui, née en 1662, a épousé, vingt ans plus tard, Charles de Coigne. Leur fils unique Henri fut-il tenu pour l'héritier légitime de son cousin Abel quelques jours avant que celui-ci ne disparut, ou bien avait-il réussi à capter l'héritage, dès après la mort de ses petits neveux à la mode de Bretagne (1736) ? L'histoire ne le dit pas. Toujours est-il que paré de tous ses titres — baron et premier châtelain du Vendômois, Seigneur haut justicier et suzerain de Poncé, Hauteville, Les Loges — Henri Edme de Coigne vient résider à Poncé au milieu du XVIII^e s., avec son épouse Marie Anne de la Sagne. Il était chevalier de l'ordre de Saint-Louis. Mort au château, sans postérité, le 14 décembre 1761, il devait être enterré dans le chœur de l'église, non loin de Charles et de Jean VI de Chambray.

A sa mort, les officiers de justice de Poncé, ignorant qu'il existait encore des représentants de la branche cadette des Chambray, susceptibles de recueillir son héritage, signifièrent au chef de la branche aînée, le marquis Louis de Chambray, qu'il était héritier de fait de tous les biens qui avaient appartenu aux Chambray, Thiville et Coigne dans le Vendômois.

Il faut croire que depuis fort longtemps toute relation avait été

interrompue entre les deux branches et l'étonnement du marquis de Chambray ne fut pas mince lorsqu'il découvrit au bord du Loir, un aussi gracieux castel, dont les rampes de l'escalier étaient timbrées aux armes de ses aïeux. De Normandie, Louis de Chambray accomplit en Vendômois deux voyages : le 5 février et le 20 mars 1762... Il s'apprêtait à entrer en possession de sa nouvelle terre...

En ce dernier jour, pourtant, il devait s'en remettre à l'évidence, et laisser parler les faits : M. Poule, chargé de la procuration de M. de Durcet apportait au marquis le contrat de mariage de Colombe de Chambray, seconde fille de Charles et de Catherine du Mur, dont les descendants se voyaient adjuger de fait tous les biens, comme toutes les terres laissées par Henri de Coigne. Une fois de plus dans l'histoire des Chambray, une branche cadette de la famille faisait valoir ses droits...

**

Alors, s'il avait jamais délaissé les parois de l'escalier de Poncé, le portrait de Colombe dut-il reprendre la place d'honneur dans la galerie des ancêtres !

Le 22 novembre 1648, elle avait épousé Pierre de Durcet ; date à laquelle sans doute, elle déserta la demeure familiale où elle vivait en compagnie de sa mère et de son frère Jean VI. Rappelons que sa sœur Jeanne s'était unie quelques mois auparavant à Nicolas de Thiville.

Originaire d'une vieille maison de Normandie dont une des branches avait émigré dans le Dunois à Saint-Arnault, Pierre de Durcet avait-il été introduit dans sa future belle-famille par son beau-frère de Thiville qui la fréquentait depuis plusieurs années ? Il n'y a là rien d'impossible, l'un et l'autre appartenant pour l'instant au pays de Châteaudun. L'origine normande du second n'était pas, en tout cas, pour déplaire aux Chambray.

De l'union entre Colombe et Pierre de Durcet devaient naître deux fils : Robert et Frédéric (1). De Jeanne de Sérizi qu'il avait épousée en 1680, Robert eut à son tour deux fils, Robert II et Henri. Toute cette lignée des Durcet devait vivre dans le Dunois, et ce sont les enfants de la génération suivante qui eurent à opter pour la possession de Poncé.

Pour quelles raisons la terre, et la demeure reviennent-elles à la

(1) Frédéric maria sa fille à M. de Tarragon. L'héritière de ce ménage, Marie-Anne de Taragon, qui épousa R. Perrier en 1759, renonça à Poncé.

branche cadette ? On ne le sait (1). Toujours est-il que A. Robert III de Durcet, fils de Robert II et de Claire de la Motte Bagneaux, renonce définitivement à Poncé en 1771, et que c'est son cousin germain, Jacques-Henri, qui en est tenu pour propriétaire.

Il est entré en possession de son héritage dès 1762. Fils de Henri de Durcet et de Antoinette de Taragon (2), Jacques Henri est né en 1712. En septembre 1740, il a épousé Charlotte de Fontenay. Trois ans plus tard, cette dernière devait mettre au monde Marie Reine Victoire, qui sera l'une des plus étonnantes châtelaines de Poncé.

C'est en 1762 que la famille quitte le Dunois pour les bords du Loir. Elle y trouve sans doute un château en assez mauvais état : ce ne sont pas les derniers Thiville, certes, qui ont pu l'entretenir. Je ne sache pas cependant que les Durcet touchent aux pierres de l'escalier et qu'ils y incrustent leurs armes (3). Ils se contentent d'aménagements intérieurs et meublent au goût du jour des appartements privés, qui ne présentent que peu de confort : celui-là dont se contentaient les chevaliers de la Renaissance ! C'est pour leur fille unique, âgée de vingt ans, qu'ils se mettront en frais, notamment dès son retour au foyer paternel. Dans les chambres du deuxième étage, de hautes boiseries moulurées sont plaquées contre les murailles. Les hottes de pierre des cheminées du XVI^e s. disparaissent pour laisser la place à de modernes cheminées de marbre rare, surmontées d'un trumeau à peinture. Dans la grande chambre du pavillon de droite les initiales de Marie Victoire de Durcet se lisent, sculptées dans une grand médaillon au-dessus du trumeau. On souhaite que l'unique héritière passe ici une existence paisible, et qu'elle apporte Poncé en dot au jeune aristocrate qui aura trouvé grâce devant elle.

L'heureux événement ne se fait pas attendre longtemps. Le 3 mai 1762 — ses parents sont à peine installés et les travaux à peine terminés à Poncé — Marie Reine Victoire de Durcet épouse Jean Joseph Leconte, comte de Nonant, marquis de Raray. C'est un parti magnifique, qui est fait à l'héritière des Durcet et dont on a lieu d'augurer pour Poncé un nouvel essor.

Les Nonant appartiennent à une ancienne famille normande qui remonte à Colinet Leconte, connétable du roi de Navarre à la fin du XIII^e s. Vers 1400, une certaine Malouette Le Gui apporte à Guillaume Leconte la baronie de Nonant. Par la suite, les descendants de cette lignée seront alliés à toutes les grandes familles de France, les Marle, les Rohan, les Colbert, les d'Angennes, les d'Estampes, les Lancry. C'est vers 1630 que la seigneurie a été érigée

(1) Mais on présume que la branche aînée garda la terre familiale du Dunois.

(2) Mariage célébré en 1711.

(3) De sable au lion d'or ou chevron d'argent brochant sur le tout.

en marquisat. La branche aînée porte dès lors le titre de marquis de Raray, la branche cadette celui de marquis de Pierre-court (1). Leurs armes se lisent « d'azur au chevron d'argent, accompagné en pointe de trois besants d'or posés 2 et 1 ».

Les époux de Durcet ne peuvent que se réjouir pour leur fille d'une alliance aussi flatteuse. Maître de camp de cavalerie, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, leur gendre a été fort jeune marié une première fois. De son union avec Mlle de Flamanville, il avait eu deux enfants, un fils, « le marquis de Flamanville », et une fille, la marquise de Bruc. Mais à sa toute jeune femme le brillant marquis de Raray n'avait pas été sans donner des inquiétudes. Les Durcet en avaient-ils été avisés ? On en doute... Il entra dans la conduite de l'officier, nous dira plus tard sa belle-fille Cécile-Rose de Nonant, « beaucoup de singularité dès le temps où il servait dans la gendarmerie avec honneur et en bon officier ». Il se livrait au jeu « avec une imprudence qui lui a occasionné en deux campagnes entière 100.000 écus de pertes ». Aussi bien avait-il été jusqu'à vendre ses terres de Raray et de Nery. Le roi ayant été mis au courant de sa conduite, « ordonna sa détention dans la citadelle de Nancy », d'où il ne sortit « que sur les puissantes sollicitations de son épouse ». Celle-ci, soucieuse d'élever ses deux enfants était prête à demander sa séparation de biens, lorsqu'elle décéda « à la fleur de l'âge ». En mourant, se doutait-elle de l'enfer auquel elle échappait ? Et en confiant leur fille à ce misérable joueur, les parents de Durcet se doutaient-ils de l'enfer qu'ils préparaient à l'héritière de Poncé ?

A la mort de sa femme, le marquis de Raray abandonne son domicile parisien, et regagne en Normandie le château de la Pinterie.

C'est là que le 3 mai 1762, il épouse en deuxième noce Marie-Reine-Victoire de Durcet qui vient à peine de s'installer à Poncé avec ses parents.. La nouvelle marquise quitte alors les bords du Loir, pour rejoindre au château de Nonant cet officier de moins de trente ans qui avait reçu, au dire de sa belle-fille, « deux blessures considérables à la tête, à la bataille de... (2), blessures qui, suivies d'une opération non moins dangereuse (3) lui ont occasionné un grand dérangement d'esprit »... Deux années se passent, après quoi Marie-Reine-Victoire est enceinte : elle accouchera d'un fils en 1765, auquel le ménage donnera le nom de Joseph-Antoine-Alexis Leconte.

Dans les derniers jours de décembre 1765, eut lieu « le sinistre

(1) Signalons que c'est un Jacques Leconte, marquis de Nonant, qui avait, sous Louis XIII, bâti le somptueux château de Beaumesnil en Normandie.

(2) Laissé en blanc sur l'original. C'était en 1745, précise Cécile Rose de Nonant : son beau-père avait alors 13 ans. — Sans doute, à Fontenay.

(3) Le trépan.

et mémorable événement » qui devait mettre fin à ce qui avait été le... bonheur de la malheureuse marquise de 22 ans !

Une fois encore, laissons la parole à sa belle-fille : le marquis, écrit-elle en son journal « a poussé les choses à un bel excès de déraison, d'emportement et de fureur, tant contre la dame son épouse que contre ses domestiques, que l'aliénation de son esprit s'est manifesté sans équivoque et publiquement en son château de la Pinterie... Au coup de pistolet, sans grave conséquence que le marquis de Raray tira dans la tête de sa belle-mère, à la poursuite acharnée, vindicative et superflue qu'il fit à M. de Boisville, à la chasse qu'il donna à une femme de chambre de sa femme et dont tout l'effet fut de la faire sauter par la fenêtre dans les fossés du château, ce dont elle se cassa la jambe, succéda bien vite son arrestation par les soins de sa famille et le concours de la jurisprudence de Pontaudemer et de Lisieux. On le trouva debout, au pied de son lit, une épée nue sous le bras, les draps tachés de sang, ayant vainement entrepris sa destruction, et la méditant encore... »

A la suite de cette rocambolesque histoire, le marquis de trente-trois ans est arrêté, interrogé, examiné, interdit et sequestré à Charenton, où il ne mourra qu'en 1809 ! Pour lui, plus de quarante années de vie superficielle et terne ! Pour sa malheureuse épouse, à laquelle la destinée n'a guère fait la part belle, une vie d'abnégation, mais aussi d'action.

Elle commence par regagner Poncé avec son tout jeune fils. C'est elle qui plus que sa mère très souffrante apparaît alors comme la châtelaine du logis. En fait elle est jusqu'au majorat de son enfant, héritière du domaine ! Elle y régnera plus de quarante années de 1766 à 1807. Elle était d'une grande beauté, nous assure sa belle-fille, « d'une dignité semblable, et d'un esprit qui ne le cédait en rien à ses autres avantages ». On ne doute pas dès lors qu'une place d'honneur lui fut au début du XIX^e s. réservée dans la galerie des portraits. C'est d'abord la mère qui parle en elle, soucieuse d'élever au mieux un fils qui pourrait transmettre à ses propres enfants une aussi lourde hérédité. Elle le comble jusqu'au jour — il est à peine âgé de vingt-deux ans — où il épousera sa cousine issue de germaine. En fille prévenante, Marie-Reine-Victoire s'efforce ensuite d'entourer de sollicitude la vieillesse de ses parents. C'est elle qui pendant plusieurs années soigne une mère qu'elle chérit et qui meurt au château le 12 août 1787. Sur le marbre qu'elle érige à sa mémoire, elle fait graver ces mots :

« Haut et puissant Messire Jacques-Henri de Durcet, chevalier
« baron de Poncay (sic) et dame Marie-Reine-Victoire de Durcet,
« marquise de Raray, sa fille, consacrent ce monument à la mé-
« moire de Haute et puissante dame Marie-Charlotte de Fontenay,
« leur épouse et mère. Pénétrée des vérités de sa religion, éprouvée
« par de longues souffrances, elle les supporta avec courage et rési-
« gnation, elle aima les pauvres, et pour les soulager, sa charité

« fut aussi ingénieuse que constante. Née en 1724. Morte le 12 août
« 1787. »

Trois mois ne se sont pas écoulés, que la marquise perd à Poncé l'une de ses meilleures amies, la marquise de Boisandré. Celle-ci est enterrée à l'ombre de l'église de Poncé, et sur sa pierre tombale elle fait inscrire ces mots :

« Ici repose haute et puissante dame Marie-Louise-Roberte de
« Saint-Victor, épouse de haut et puissant seigneur Henry-Jacques-
« Anselme-Auguste de Poret, marquis de Boisandré, chevalier de
« l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

« Vous qui savez honorer les vertus, donnez les larmes à celle
« qui les pratiqua toutes. Elle vécut trop peu pour le bonheur d'un
« époux et d'une amie intime, dans les bras desquels elle mourut
« au château de Poncé le 28 juin 1787, âgée de 46 ans. Tous deux
« inconsolables de sa mort lui ont consacré ce monument de leurs
« éternels regrets. »

Désormais, elle vivra auprès de son vieux père, Jacques-Henri de Durcet, et d'un oncle, le frère de sa mère, Gabriel de Fontenay, qu'elle a plaisir à recueillir ainsi que son épouse. Il est vrai que malgré la disparition des siens, elle pense toujours à l'avenir ; il lui faudra léguer à son fils une propriété qui lui fasse honneur. Il semble, d'après ce que sa belle-fille avouera plus tard en son journal, que son intendant Filonière l'entraîna toujours en de nouvelles dépenses. Il est à croire que c'est elle qui fait construire l'actuel bâtiment des communs. « Dans l'irrégularité de ses constructions du XVI^e s., écrira Cécile-Rose de Nonant, [le château] offrait des beautés pittoresques. Ma belle-mère les avait gâtées par l'ajustement imparfait de nouveaux bâtiments entrepris sous la surveillance d'un vieil oratorien défroqué, M. Filonière, dont je n'ai jamais dit de mal, mais dont je n'ai jamais pensé de bien » (1). Plus loin, Cécile-Rose soulève un autre voile quant à l'influence qu'avait prise sur la marquise un sieur parent, le marquis de Bérulle et aux conséquences fâcheuses qui en découlent : « Ce vieux monsieur n'avait pas usé de la révolution pour donner dans le désordre de la vie privée, ni dans les égarements politiques. Mais il en profitait pour commander au lieu d'obéir, pour jeter son froc aux orties..., pour prêter de l'argent à ma belle-mère et se faire adjuger par elle un gros legs. Sous ses auspices, la marquise de Raray mettait pierre sur pierre, édifiait, plantait, creusait, et se livrait à tous les états que peuvent encourager la bêche, la pioche et la truelle ».

Faut-il attribuer à la marquise la destruction du pavillon occidental de son château ? De quelques années plus ancien que l'aile orientale, celui-ci — soumis aux vents d'ouest, — avait-il eu plus à souffrir et la marquise jugera-t-elle nécessaire de le démolir ?

(1) Ce Filonière devait mourir en 1823 à 94 ou 95 ans à Montoire.

L'œuvre au contraire a-t-elle été la proie des flammes ? Entre sa disparition, et la Révolution, existe-t-il un trait d'union ? La marquise dont les sentiments monarchiques étaient bien connus a-t-elle été l'objet d'une vengeance ? Toujours est-il, ainsi qu'on le précisera plus loin, quelle érigea sous l'Empire l'aile moderne actuelle sur l'emplacement de ce pavillon occidental.

Les travaux qu'elle entreprend d'ailleurs à Poncé ne l'empêchent pas de faire profiter de sa charmante demeure nombre de ses amis. La Marquise sait sourire à l'adversité : on la devine peu faite pour le cloître et Poncé ne présente aucunement les caractères d'un monastère. Nous avons dit qu'elle avait recueilli le vieux ménage G. de Fontenay, de même que son amie la marquise de Boisandré. Avant-hier elle avait ouvert ses portes au Comte de Tarragon, à la marquise de la Maisonfort ; hier elle accueillait le marquis de Pierrecourt. En octobre 1789, nous trouvons chez elle Mlle de Musset, M. de Beaumont, M. de Moulat, M. du Périer (1). A la fin du XVIII^e s., le château des Chambray semble un agréable lieu de plaisance, où toute une aristocratie vient chercher le repos. Une histoire plaisante courait sur le Comte de Tarragon et la Marquise de la Maisonfort que nous laissons à la plume aiguisée de Cécile-Rose de Nonant, la bru de notre marquise, le soin de rapporter :

« Le tonnerre, écrit-elle, avait dans la famille des allures facétieuses... Le Comte de Tarragon, grand-oncle de ma belle-mère et la Marquise de la Maisonfort, sa cousine, se promenaient sur la terrasse de Poncé à l'ombre de la charmille, à couvert sous les tilleuls, en présence de cette belle vue qui n'a pas sa pareille (2), en admiration devant un orage... La foudre gronda, tomba. Les deux amis en furent atteints et renversés. Le Comte l'avait reçue sur l'échine, la Marquise l'avait accueillie sur la hanche ; et lorsqu'ils se relevèrent en criant et priant, un peu contusionnés, fort bouleversés, mais nullement asphyxiés, ils eurent peine à se croire en vie. Ils s'agenouillèrent avec dévotion, s'embrassèrent avec tendresse, bras dessus, bras dessous ; ivres, effarés, clopin-clopant, ils rentrèrent au château, contèrent leur peine et leur miracle. On y fut peu compatissant et fort incrédule. Mais sans parler de l'odeur de soufre qu'ils rapportaient avec eux, ils offrirent et fournirent des preuves. M. de Tarragon avait le dos sillonné et roussi, la chemise hors de service. On fit à celle-ci un encadrement et on la conserva dans le cabinet de physique : je l'y ai vue exposée avec toutes les preuves d'un grand danger et toutes les conséquences d'une énorme

(1) Qui avant de se séparer, gravèrent leur nom sur un carreau d'une fenêtre du second étage.

(2) Terrasse et tilleuls qui existent toujours.

frayeur (1). Je crois qu'après mon règne (2), elle a perdu son cachet, sa curiosité et son existence, pour avoir été livrée à des soins qui devaient réparer et qui ne pouvaient que détruire. Mme de la Maisonfort avait le flanc avarié, la poche déchirée, ses lettres rôties. On fit un reliquaire qui fut déposé aux pieds de la bonne Vierge... Je garantis ces faits. J'ai bien vu ces deux octogénaires (3), l'un tirant la jambe, l'autre tremblant la tête par suite d'une si rude commotion. Ils ont voulu continuer et finir ensemble une vie qui avait été menacée d'un même coup et préservée par le même bienfait... »

Cette histoire touchante se passe au temps de Jean-Jacques Rousseau ! !

Mais voici qu'à la fin du siècle, Poncé et la Marquise vont connaître des histoires infiniment moins gaies. Coup sur coup Marie-Reine-Victoire va perdre les deux êtres auxquels elle se sent le plus attaché. Son vieux père, Jacques-Henri de Durcet s'éteint au château à l'âge de quatre-vingts ans le 10 juillet 1792. Séparation douloureuse pour la marquise, qui depuis l'internement de son époux, n'a cessé de trouver aide et conseil auprès du « baron de Poncé », celui-là qui portait en lui la tradition des Chambray. Sort plus rude encore : quelques mois après le décès de l'octogénaire, c'est le fils unique de la marquise qui disparaît à la fleur de l'âge (29 novembre 1792), laissant auprès de sa mère une toute jeune femme et trois enfants (4).

La marquise se relèvera-t-elle d'un tel coup ? Les événements se chargent de lui procurer un dérivatif. 1792, c'est la Révolution, c'est la constitution civile du clergé, c'est la guerre aux frontières, c'est la chute de la monarchie, le souverain captif au Temple. La marquise de Raray ne peut accepter ce qu'elle juge contraire à sa conscience, son honneur. C'est la révolte intérieure, et extérieure, car la marquise n'a pas coutume de taire ce qu'elle pense. Et voici même qu'il lui faut fuir le château : qui le lui conseille ? On ne sait. Sa belle-fille sans doute. Il n'y a plus un homme à Poncé à l'exception de son vieil oncle de Fontenay. La marquise de Raray n'hésite pas à quitter ces lieux qu'elle chérit et elle court se terrer à Couture. Nous ne savons pas combien de temps elle y reste. Plusieurs années sans doute. C'est la Terreur, puis le Directoire. Elle regagne alors le manoir familial, y donne asile peut-être à « ce prêtre réfractaire et très dangereux » qui répond au nom de Lalaye, et qui se cache à Poncé. L'administration du département du Loir-et-Cher le réclame au département de la Sarthe. C'est dire qu'il vit à la limite des deux nouvelles circonscriptions. Le commissaire du Pouvoir exécutif du Loir-et-Cher signale à son collègue Sarthois

(1) ???

(2) C'est-à-dire après 1817 : voir plus loin.

(3) Ceci se passait donc après 1787, date à laquelle, par mariage, Cécile Rose entre dans la famille.

(4) Joseph-Antoine-Alexis Leconte avait alors 27 ans !

que ce prêtre « qui fanatise dans ce département et le vôtre se retire habituellement dans les communes de Poncé et Ruillé... Son absence de notre territoire y rappellerait la tranquillité, car lui seul fait autant de mal que tous les ennemis de la chose qu'il recèle. Lui seul arrête les progrès des institutions républicaines (24 pluviôse an VII) » (1). Ce Lahaye ne serait-il pas un agent de la marquise circulant entre Couture et Poncé ?

Le Consulat ramène la paix. La marquise se réinstalle à Poncé : elle y vit avec sa bru et ses trois petits-enfants ainsi que le vieux ménage de Fontenay. « Un nouveau chagrin survient en sa vie : le 1 août 1803, elle perd son oncle Gabriel de Fontenay. Le dernier survivant masculin d'une génération qui fut heureuse ! Son épouse et sa nièce le font enterrer à Poncé et sur sa tombe elles inscrivent ce mots :

« Ci-git
« Claude-Pierre-Gabriel de Fontenay
« Ancien officier de cavalerie
« Mort le onze août 1803
« Agé de 82 ans

« Jusqu'au terme de ses longs jours, il eut pour loi l'honneur et
« la religion, pour objet premier de ses affections et de ses soins
« l'humanité souffrante.

« Sa veuve pleure en lui un époux instamment chéri, ses enfants
« un bon père, tous les malheureux un ami. »

Désormais, la marquise de Raray n'a plus que quelques années à vivre. Les malheurs, le chagrin auront vite raison de son énergie. Sans doute cette femme de tête, pratique, et qui désire léguer à ses petits-fils une demeure sans ride, ni lézarde, une demeure adaptée aux besoins des jours songe-t-elle encore à bâtir. En 1805, elle érige le pavillon moderne en lieu et place du pavillon occidental de la Renaissance, qui, pour une raison de nous inconnue, a disparu.

En démolissant un des murs du rez-de-chaussée, le propriétaire actuel découvrait à vingt centimètres du sol, recouvrant une médaille et quelques pièces de monnaies, une ardoise sur laquelle le texte suivant avait été gravé : « 22 août 1805. Je ai été posée par dame Marie Reine Victoire de Durcet, épouse de Messire Jean Joseph Le Conte de Nonant, chevalier, marquis de Raray, ancien cornette des chevaux légers de la Reine, maître de camp de cavalerie, et chevalier de l'ordre Royal militaire de Saint-Louis ».

C'est là le dernier signe de l'activité de la malheureuse marquise. Elle devait mourir deux ans plus tard (1807) et son mari, — qui depuis 1766 était interné à Charenton, — la suivit dans la tombe en 1809.

(1) Arch. Dép. Sarthe. L. 176, 171. 130.

A Marie-Reine-Victoire de Durcet, Comtesse Le Conte de Nonant, marquise de Raray, succède, comme baronne et châtelaine de Poncé, sa bru, Cécile-Rose Le Conte de Nonant-Pierrecourt, par son époux marquise de Raray. Telle belle-mère, telle belle-fille. Elles ne sont pas du même rang, mais de la même génération : et une même activité les anime. Il s'y joindra chez la seconde un esprit d'apostolat que nous n'avons pas découvert en la première. Mais les destinées sont aussi agitées et les charges de famille valent aux deux femmes de semblables soucis.

Fille d'Alexis Leconte de Nonant, marquis de Pierrecourt (branche cadette) et de Cécile-Jeanne de Blanchebarbe de Grandbourg (1), Cécile-Rose est née le 24 août 1767 sous Louis XV. Elle devait mourir en 1858 sous Napoléon III à 91 ans ! Curieuse existence que celle de cette aristocrate qui allait assister à la naissance, puis à l'agonie de tant de régimes ! En mourant, elle devait léguer à ses petits-enfants un journal intime, du plus haut intérêt, dont nous avons extrait de nombreux passages dans les pages précédentes et dans les pages à venir : journal rédigé en 1853, qui mieux que tout autre document, permet de reconstituer la complète physionomie de cette jeune fille, épouse, mère, à laquelle la Providence devait réserver tant de surprises, et qui s'attacha trois quarts de siècle avec passion au château de Poncé.

Aristocrate dans l'âme, d'abord. Fière des titres qu'elle porte. Contrariée à la pensée que certains ancêtres n'ont pas relevé tous ceux auxquels ils avaient droit. Elle fut nommée Cécile-Rose, et sa mère, nous apprend-elle, avait enfermé en ces noms deux vœux. « Rose me favorisait de fraîcheur, de vermillon, de beauté. Cécile me comblait de talents et d'harmonie. J'ai répondu à ces deux prévoyances. Et, comme peu de gens peuvent le dire aujourd'hui (2), et qu'il ne m'en revient à mon âge, ni orgueil, ni privilège, je puis convenir de ces avantages, en présence de leur destruction qui entraîneront leur oubli. »

On voit, à ces quelques lignes, le ton du journal, et que son auteur sait à merveille manier la langue...

Sur sa jeunesse, elle ne donne que peu de détails. Sa mère l'a fait peindre « dans un costume de fantaisie et avec les attributions de ma patronne. Ma mère s'imaginait par là me recommander une fois de plus à sa protection et puis aussi divulguer le talent musical qu'elle m'avait toujours souhaité et qu'encore depuis mon mariage, j'ai cultivé avec force zèle, maîtres et plaisir ». Du fait qu'elle apprit l'italien, elle a gardé « une certaine intelligence du latin ». Mais s'est-elle vraiment cultivée en ce couvent où ses parents l'avaient « emprisonnée » pour sa première communion ?

(1) C'était un deuxième mariage pour cette dernière. La mère de Cécile Rose avait épousé en premières noces le baron de Courchamps.

(2) Elle écrit ces lignes à l'âge de quatre-vingt ans !

Il s'agit du couvent de Haute Bruyère « entre Versailles, un souvenir de cours où je fus présenté après mon mariage (1), et Rambouillet, un souvenir de famille : celui-ci, aussi bien que Maintenon, avait appartenu à nos grands parents d'Angennes » (2). En cette austère enceinte, on la confie aux soins de la « raide Boisdarcy, une religieuse de bonne maison, mais un peu grincheuse », qui la force à porter « des toilettes au goût du jour », qu'elle quittera, ajoutet-elle, dès le lendemain de son mariage : « mon premier acte d'indépendance fut de laisser là mon corset qui faisait mon martyre, et mon confesseur qui faisait mon tourment ».

La vie de couvent n'a pas été pour lui plaire. De fait, dès l'âge de douze ans, on a cherché à la marier, la présentant « à la grille à un cousin, le marquis de Flamanville, Nonant comme moi, riche à millions, ... dont l'éloge avait accompagné la figure, et je puis dire que la figure faisait l'éloge ». Mais après s'être fait réservé cette proie et l'avoir confié à la garde des bonnes religieuses, le prétendant part en Italie, et meurt à Lyon de la petite vérole, laissant sa fortune à son frère (3) et lui conseillant d'épouser l'adorable jeune fille, à laquelle il avait légué sa croix de Malte en diamants (4).

Le frère entendra la leçon ; il se laissera quelques années plus tard séduire par la jeune Cécile. A peine âgée de dix-huit ans, elle épouse Joseph-Antoine-Alexis Leconte de Nonant (7 mars 1787) : le fils unique de Marie-Reine-Victoire de Durcet et de ce Nonant-Raray qui depuis 1766 vivait interné à Charenton. L'époux de Cécile-Rose ne portera jamais le titre de marquis, que l'aliéné confisquera jusqu'à sa mort (1809) à son profit. Le jugement qu'après plus de soixante-dix ans, la comtesse porte sur son époux vaut la peine d'être transcrit.

« Comme nom, écrit-elle en son journal, il égalait son frère et devenait l'aîné après lui. Comme fortune, il arrivait à peine à la moitié et encore étaient-ce des espérances (5). Comme charme, il le surpassait en double, ayant plus de jeunesse, en tenant de sa mère des traits qu'il aurait dû léguer à mon fils (6), au lieu de lui transmettre ceux de son père qu'il avait réédités pour son compte. Malgré la nuance originale qu'il faut apporter en venant au monde, lorsqu'on s'appelle Nonant, et à laquelle mon mari

(1) 1785.

(2) Exact. La Comtesse connaissait fort bien l'histoire de sa famille.

(3) Ou pour être exact : son demi-frère. V. plus haut.

(4) Que la Comtesse devait vendre pendant la Révolution pour donner du pain à ses enfants.

(5) Rappelons qu'en 1785, l'héritage maternel de Joseph-Antoine-Alexis est encore aux mains de ses grands-parents, les Durcet (Poncé) ; quant au château de la Pinterie, il appartient en titre à son père interné.

(6) Amédée.

n'avait pu se soustraire (1), je me promis du bonheur de cette alliance, trafiquée par l'habile marquise de Raray. »

Ce bonheur, continue-t-elle, fut parfois contrarié et contredit par des séparations. Joseph-Antoine-Alexis était officier, et comme tel, il avait à suivre son régiment en des garnisons où ne le venait point rejoindre Cécile-Rose. Celle-ci demeurait avec ses parents soit à Paris, soit dans des châteaux de famille, ne recevant de son mari que des visites qui devaient « aboutir à me donner quatre grossesses, trois enfants », ceux-là qui allaient devenir, au début de sa vie, sa consolation. Amédée naissait en 1786, Simplicie en 1790, Achille en 1792.

A l'âge de quatre ans, sur le désir d'un père « aussi absolu qu'original dans ses idées », Amédée avait été placé à Commercy, chez M. Clésnard, « homme spirituel, bizarre, maladif », ancien régisseur des Grandbourg, les grands-parents maternels de la Comtesse.

Celle-ci est enceinte de son dernier fils, lorsque son époux meurt le 29 novembre 1792, pour une raison que nous ignorons, à La Ferté-Imbault, avec le titre et les fonctions d'aide de camp du Comte de Narbonne. A la suite des princes, il avait émigré quelques mois, et venait de rentrer en France, sur leur ordre, et pour défendre leurs intérêts (2).

Privée de son beau-père, privée de son mari, Cécile-Rose, chargée de trois enfants dont l'aîné est âgé de six ans, se retire en son hôtel parisien de la rue Louis-le-Grand, ou bien trouve accueil à Poncé auprès de sa belle-mère, lorsque celle-ci ne se cache pas à Couture (3).

Les ans s'égrènent lentement pour elle (4), dans une demi-solitude sous la Révolution, et le Consulat. De temps à autre, pendant les vacances, les enfants viennent chercher quelques repos auprès de leur grand'mère paternelle à Poncé. Cécile-Rose a donné toute son affection à cette maison, et à sa propriétaire, la marquise de Raray, à laquelle elle semble vouer une grande admiration. Durant ces années troublées, les deux femmes s'efforcent à maintenir en la demeure ancestrale des Chambray, des Thiville et des Nonant le prestige d'un nom, l'honneur d'une caste.

A la mort de la marquise en 1807, Cécile-Rose prend à Poncé la succession de Marie-Reine-Victoire. Elle y vivra dix années jusqu'aux préparatifs du mariage de son fils aîné Amédée (1817). La déception fut grande pour elle d'avoir alors à quitter ces lieux.

(1) On ne sait trop de ce qu'elle veut dire par là.

(2) Cécile Rose fait ici état d'une miniature, représentant les traits de son mari, et que possède sa fille, Simplicie du Prat : miniature qui appartenait à la Marquise du Raray.

(3) Cf. plus haut.

(4) Sa demi-sœur, la Comtesse de Narbonne-Pelet, fille unique d'un premier mariage de son père avec Sophie d'Etampes, périt sur l'échafaud.

Elle les habiterait encore, écrit-elle en 1853, si les « partages avaient favorisé ma fille, ou plutôt si dans son découragement de l'avenir, si dans la désolation de son veuvage..., cette dernière n'avait pas sacrifié à son frère, tous ses désirs, tous ses amours, tous ces rêves de cette terre préférée... » A une date que nous ignorons (1), il y avait eu en effet partage, entre Amédée et Simplicie, des biens de famille: Cécile-Rose eut souhaité sans doute qu'Amédée gardât la propriété de Normandie provenant des Nonant-Raray (La Pinterie), et Simplicie la terre des Chambray-Durcet à Poncé. Cécile-Rose qui avait une très grande préférence pour Poncé, et pour Simplicie, eut le chagrin de voir les partages aboutir à un résultat contraire... (2).

En s'installant à Poncé en 1807, elle avait commencé par renvoyer Filonière, l'intendant de sa belle-mère: un être qu'elle ne pouvait souffrir, et qu'Amédée, en revanche, avait cultivé outre mesure.

« Une bonne part des travers d'esprit et de cœur, des soupçons et de l'inconsistance de mon fils doivent lui venir de cette influence à laquelle il s'était livré. Dieu merci, il n'a perdu dans ce commerce, ni sa religion, ni son honneur, ni ses vertus, ni sa fortune, mais il y a dénaturé son bon sens, perverti sa raison, décomposé ses qualités aimables, et pour tout l'or du monde, ni moi, ni ses enfants, ni personne ne voudrions et ne saurions vivre avec lui... »

On le répète, la comtesse écrit en 1853... et elle a été témoin de bien des actes répréhensibles, bien des sautes d'humeur de son fils. Pour l'instant, elle ne sera pas obligée de le supporter. Il vient d'atteindre l'âge d'homme et dès les premières années de l'Empire, nous le trouvons dans la grande armée napoléonienne. Il fait la campagne de Prusse, puis se bat en Allemagne, en Pologne, en Espagne, au Portugal.

Cécile-Rose qui vient de marier Simplicie au marquis du Prat (2 février) peut donc se donner toute à l'éducation d'Achille, son second fils. Pour la comtesse vont s'écouler quelques années d'intense bonheur. Reine et maîtresse du château, en lequel jusqu'alors elle n'avait eu que la deuxième place, elle put à sa guise en améliorer les appartements, en transformer le cadre, en multiplier les commodités. Ce faisant, elle travaille pour l'avenir, non pas pour elle, mais elle l'espère encore, pour Simplicie et son gendre.

On ne résiste pas à la tentation de reproduire ici la description lyrique qu'elle donne du manoir en son journal, et qui remonte, certes par le souvenir à ces années heureuses: description rédigée par une femme vieillie, et qui ne peut taire son amertume à l'égard

(1) Sans doute après la mort d'Achille (1814).

(2) D'après le journal de sa mère, il semble que Simplicie se soit hâtée de détruire le château de la Pinterie « dernier témoin d'un drame qui serait un crime s'il n'était pas une folie ».

d'Amédée : Celui-ci, depuis trente ans, ne laisse-t-il pas à l'abandon la demeure ancestrale ?

« Ce château de Poncé... était célèbre à la ronde par ses images et ses blasons. Ceux-ci se détachaient aux voûtes de l'escalier d'honneur, variaient mille caprices, dominaient mille arabesques, se faufilaient dans mille jeux, à travers mille emblèmes. Ils retraçaient une vieille et mémorable tendresse, celle de Jean de Chambray, pour Françoise du Thillois sa femme, et pour Gillette Cholet sa mère. Ses armes, et celles de ces deux alliances, l'aigle aussi de la Ferté Fresnel se trouvaient successivement accouplés et séparés ; tantôt unis par des amours, tantôt bénis par des anges, tantôt portés par des Hercules, déffendus par des lyons, enlacés par des grâces : et puis des dauphins et des salamandres, des pygmées et des géants, des Lucrèces et des Vestales, des emblèmes de chasteté et de fidélité, des gladiateurs et des centaures, des cris de guerre et des devises, ce qui révèle l'orgueil et la force, ce qui trahit le bonheur et l'amour, enfin tous les attributs de la valeur des seigneurs de Chambray, et de la pudicité de leurs femmes. Mais ce que la fable et l'allégorie avaient accumulé pour célébrer l'ancienneté de la race, la durée des liens, et l'union des cœurs, a survécu par miracle. Mon fils devait mettre à leur réparation, son temps et son intelligence ; mais connaît-il ses mères, a-t-il étudié le passé, et fait-il d'un souvenir d'autrefois le moindre de ses soucis d'aujourd'hui ? Son application prendra pour objet avec quelque goût peut-être tous les ornements qui n'étaient que des accessoires et des dépendances, mais son travail s'adressera-t-il avec respect à ces noms, à ces signes qui redisent le passé, évoquent les ancêtres, et rajeunissent des joies et des vertus ? (1). Dans ces charmants rochers qui sont une promenade incomparable parmi des ruines faites par le temps, et des accidents créés par la nature, il a laissé le lierre étouffer les arbres, le sable boire ses sources, le reptile habiter ses grottes, l'herbe envahir ses allées. Les îles sur la rivière manquent de ponts et de sentiers ; les chaussées voient se disjoindre les pierres. Et s'il bâtit, ce que chaque année renouvelle, s'il plante, ce que ramènent deux saisons, c'est pour l'ornement mystérieux d'un intérieur solitaire et pour l'assombrissement impénétrable des bosquets qu'il s'est réservé. Il inventait un nouveau labyrinthe (2) s'il en trouvait l'emplacement. Il copierait les forêts vierges, s'il n'appartenait à Dieu seul d'en fonder l'épaisseur. Voilà mon fils, telle est sa vie. Et comme pas un portrait de lui ne demeure (3), que pas un récit de ses goûts ne lui survivra, j'ai dû me charger de

(1) Ces regrets exprimés en 1853 nous sont une preuve certaine que l'escalier n'avait pas été restauré à cette date. Il ne le fut pas depuis.

(2) Sur l'ancien labyrinthe en charmille, et qui existe toujours, cf. p.

(3) Ce qui n'est pas exact, cf. p. 54.

cette double et pénible entreprise. Je l'aime avec ses inconvénients, et je l'estime malgré ses graves deffauts, sachant rendre justice à la droiture de son intention parmi les détours de sa conduite, à la vivacité de sa foi, à la constance de sa pratique, en dépit des erreurs de sa raison et de l'inconséquence de sa conduite. Il a fait mon vrai purgatoire. Dieu lui donne son saint Paradis ! »

Le portrait est sombre du fils auquel la mère doit en 1817 abandonner la maison qu'elle chérissait. Pour elle, les belles années avaient rapidement pris fin. Son dernier fils, Achille, était lui aussi parti aux armées. Servant dans la 3^e compagnie du 8^e régiment de chevaux légers polonais sous les ordres du colonel Comte Lubinski, il eut la cuisse gauche traversée par une balle, le premier jour du passage de la Bérésina. Transporté pendant douze marches à la suite de l'armée, il avait été laissé mourant près de Kowno « dans une maison de Juifs, où il rendit l'âme » (1812).

Quelques années plus tard, sa mère inconsolable faisait élever dans le parc de la maison de la Motte, proche l'église, un monument funéraire à sa mémoire. Sur une colonne qui supporte l'urne symbolique, on peut lire ces mots sortis du cœur maternel :

« La vie pour toi ne fut qu'un songe et
ta dépouille mortelle privée même de sépulture. Grand Dieu,
j'adore tes impénétrables décrets sur la victime et sur la
mère destinée à la pleurer en ce lieu solitaire.

A la mémoire de

Achille de Nonant

tué au passage de la Bérésina, à l'âge de 20 ans.

Sa mère lui a érigé ce monument

Priez pour lui.

Noluit consolationem accipere, sed ait : descendam ad filium meum
lugens.

Gen. XXXVII, 35.

Voici Cécile-Rose dans un total isolement. Entre Amédée toujours aux armées, et sa sœur Simplicie, les partages vont avoir lieu. Poncé échoit au premier, ce qui n'est point fait pour satisfaire la malheureuse comtesse. C'est l'heure où elle fera l'acquisition pour sa fille du château de la Gideonnière situé non loin de là, sur la commune de L'Homme. Bien lui en prend. Car si l'année 1815 ramène à tous la paix, si Amédée revient des armées, et entre en possession de Poncé, sa sœur Simplicie a la douleur de perdre son mari, le marquis du Prat (17 mars). La comtesse Cécile-Rose ne résidera plus qu'une ou deux années au château de Poncé. A partir de 1817, sa vie s'écoulera entre Vendôme, et la Gideonnière, séduisante demeure où Cécile-Rose pourra suivre les progrès de sa petite-fille Pauline Du Prat.

Si elle doit se résoudre à ce nouveau parti, c'est non seulement que le caractère de son fils Amédée lui paraît insupportable, mais

que le mariage de celui-ci se prépare. Elle cèdera donc la place à une belle-fille qui ne se soucie peut-être pas de faire vie commune avec une aristocrate aussi active, remuante et personnelle... Si nous la quittons à Poncé, nous ne la perdons pas de vue cependant, car c'est elle encore qui, en son journal, continuera à nous documenter sur son malheureux fils, le nouveau châtelain, qu'elle ne peut s'accoutumer à voir vivre dans le logis familial, et qu'elle boudera jusqu'à sa mort.

**

Le fait est qu'Amédée Le Conte de Nonant nous apparaît sous la figure d'un misanthrope. Sa jeunesse fut ce qu'on dit : très entourée d'abord, puisqu'au berceau (1786) il fut choyé par de très jeunes parents, sa grand'mère Marie-Reine-Victoire, et ses arrière-grands-parents de Durcet. A la mort de son grand-père de Nonant Raray (1809), il est aux armées et se soucie bien peu de relever le titre de marquis, ce que sa mère lui reprochera toute son existence (1). Il se conduit en brave durant les campagnes de Prusse, de Pologne, de Portugal, d'Espagne, d'Allemagne, et, comme officier, revient avec le grade de capitaine et la croix de la Légion d'honneur. « Il adorait l'empereur, écrira plus tard sa mère avec amertume, et de prime abord, il bouda les Bourbons. » Il se fait mettre en disponibilité, au moment où il rentre à Poncé en propriétaire..., apprenant la mort de son frère Achille, celle de son beau-frère du Prat. On devine l'accueil que Cécile-Rose peut alors lui réserver...

Une quinzaine de mois s'écoulaient. Amédée se décide à prendre femme. Il épouse en 1818 Marie-Charlotte-Augustine de Vesserot de Vaincy. Cette jeune fille, nous rapportera plus tard Cécile-Rose, avait été élevée dans un pensionnat par une bretonne ruinée, « Mme de Gibon, parente des Botherel-Quintin... De son éducation soignée, elle conservait un bon caractère, assez de facilité musicale... Elle était bonne catholique : on l'appelait Caroline, bien qu'elle se nommât Charlotte. J'ai toujours supposé que cette altération tenait à un dévouement de cœur pour les Bourbons. Le baron de Vincy, son père, noble genevois, protestant, bien aristocratique d'allure, d'alliance, de maintien, de langage, était bien vivement royaliste d'opinion. La baronne de Vincy était Tilly-Blarue. Toute cette affaire avait été mitonnée par la marquise de Bruc, ma belle-sœur... »

(1) A ce sujet, elle s'exprime en ces termes « un grandissime ridicule de mon fils est d'avoir, en se mariant, négligé le titre de marquis que tous ses pères ont porté depuis quatre cents ans. Il est le chef aîné de sa famille. Il résume en lui les deux branches, celle des marquis de Raray, qu'il représente, et celle du marquis de Pierrecourt qui finit en moi. Il s'est contenté du titre de Comte, c'est plus modeste, plus fluet, cadet autant que possible, mais ce n'est ni sa vérité, ni son devoir. »

A l'heure du mariage d'Amédée, les relations doivent être assez tendues entre le fils et la mère. Cette dernière n'écrit-elle pas en ses mémoires qu'en 1818, elle n'avait encore jamais vu sa belle-fille. « Je m'écoulai du château de Poncé, à Vendôme. Elle vint s'installer chez son mari. Il avait le désir d'en jouir à lui seul, et de la voir régner sans partage. Il me l'exprimait dans je ne sais plus quelle phrase plus claire que jolie, qui me mit à la porte, parce que je l'interprétai avec plus de fierté que d'intelligence, qu'il n'apporta de finesse et de dextérité dans son désir. Ce mariage fut pour moi la cause d'une vive contrariété qui, depuis trente-cinq ans qu'elle dure, ne s'est guère affaiblie. On me mit l'épée dans les reins, et le pistolet sur la gorge, pour assurer par contrat ce que j'avais résolu par esprit de famille, savoir de ne point avantager ma fille aux dépens de mon fils. »

Désormais l'officier en disponibilité va vivre une existence de châtelain. Sa femme lui donnera quatre enfants. Le premier meurt en bas âge. La seconde, Marie, épousera Georges-Henri du Petit-Thouars (1), le troisième Henri héritera de Poncé, le quatrième, Léopold, sera le dernier représentant des Nonant en ce château. Celui-ci vient au monde en 1825 « pour prendre le deuil de sa mère : elle expirait presque de la poitrine en l'enfantant et mourut à Paris deux mois après ».

Amédée a bien peu profité de la vie de famille. D'autant plus que voici deux ans, il a quitté Poncé quelques mois pour reprendre du service, comme aide de camp du Général Foy dans l'expédition d'Espagne : campagne au cours de laquelle il se distinguera, et dont il rapportera, pour en profiter à Poncé, son cheval « Cordouane ». En 1824, il était nommé maire de son village.

Veuf, il reprit quelques années plus tard dans la cavalerie un service passager, et faillit, nous dit sa mère, mourir d'ennui à Pontivy. Mais, ajoute-t-elle, ce retour à la vie militaire n'avait d'autre but que l'obtention d'une retraite avec le grade de chef d'escadron et la croix de Saint-Louis : « deux avantages qu'il réunit grâce à

(1) Cécile-Rose n'approuvera jamais ce mariage. De son petit-gendre elle écrira : « espèce d'homme rabougri, insultant, dépensier, inférieur au physique, vulgaire comme nature, rien de plus que supportable par son origine ». Quant à sa petite fille, Marie, « belle et vertueuse, elle n'est douée ni pour les conversations, ni pour les conquêtes. Elle manque de l'art et des attrait de son sexe... Qu'oïqu'il en soit, ma petite fille a commencé sa carrière de femme par plusieurs fausses couches : elle l'a continuée par des filles, jolies personnes qu'on a le tort d'élever au Sacré-Cœur de Tours ; l'aînée Cécile est ma filleule ; la seconde, Louise, est celle de sa grand-mère la comtesse du Petit-Thouars, « une vraie fouine », et de son grand-père, le Comte de Nonant, « un vilain singe » (remarquez que Cécile-Rose entend parler ici de son propre fils Amédée). Enfin ma pauvre petite fille a terminé par un garçon, un Georges, de plus, dont le parrain et la marraine sont le comte Henri de Nonant, mon petit-fils et je ne sais quelle Mme de Planchouzy sa cousine, nom fort ignoré, fort provincial, fort obscur ».

l'intervention de sa sœur (Simplicie). Elle n'avait pas comme lui laissé toutes les relations et tous les liens. Elle enleva cette faveur par l'influence d'une vieille tante, Mme de Fontenay, sur la comtesse de Ruoltre sa petits-fille, et par le crédit de celle-ci près du général de Coëtlosquet notre cousin à tous. Ce grade et cette croix moitié conquis par les bons services, moitié acquis par une vive intrigue, furent suivis de sa démission et le recommandèrent aux autorités de son département pour les épaulettes de chef de bataillon de la garde nationale de son canton ».

A ces lignes encore, on sent le mépris de la mère pour le fils et le peu d'indulgence qu'elle témoigne aux moindres gestes d'Amédée. Mais voici qui est pire.

C'est dans cet uniforme de chef de bataillon de la garde nationale, qu'Amédée a osé se faire peindre « presque en caricature », tableau, sans doute destiné à « enrichir » la galerie des ancêtres qui décorent les murs de Poncé. Geste dont Cécile-Rose ne peut se consoler : « moi, j'aurai préféré la gravité et la réalité d'un modeste uniforme, fût-ce celui de sous-lieutenant ou même d'élève de l'école militaire de Fontainebleau, à la nullité de ce titre illusoire »... Et la mère, piquée au vif, de poursuivre : « j'interprète cette erreur par une fantaisie de popularité, et par l'intention d'orner peut-être un jour la mairie, l'école, ou le cabaret, de son effigie, en manière d'enseigne, et avec les insignes de la première autorité militaire et cependant citoyenne de la localité... Ma chère et charmante petite-fille Pauline du Prat eut la constance de peindre sa mère pour servir de pendant à cette glorieuse horreur !! »

Détails qui sont à Cécile Rose une occasion de s'étendre avec quelque jactance sur cette célèbre galerie de portraits, dont elle sera la dernière ou presque à pouvoir jouir en son intégralité, en ces rares occasions où elle s'en ira rendre visite à son fils Amédée, après son veuvage.

« Puisque c'est à propos de portraits que j'ai fait l'entreprise de ces pages, ne différons pas de dire que ceux de mes petits fils (Henri et Léopold) sont installés au château de Poncé, dans la salle de billard (1) : un gamin de leurs camarades les avait peints à Ponthivy dans leur costume d'écolier et avec les bonnes et heureuses faces de leur âge (2). Ils y figurent entre un pastel de la marquise de Raray ma belle-mère, un portrait de l'honnête et épanoui baron de Durcet leur trisaïeul, deux portraits de mon mari, l'un que j'ai indiqué déjà, un autre le représentant tout enfant, et puis je ne sais combien d'images à l'huile des Chambray des deux sexes. Ils pullulent de tous côtés (3) et dominant tous les autres,

(1) Ailleurs elle avait également fait allusion « à un crayon facile et gracieux » d'Amédée, que la générale Foy lui avait envoyé.

(2) Ce détail situe cette description de la galerie des portraits, vers 1830-1835.

(3) De fait il y en avait non seulement dans la salle de billard, mais aux murs de tous les paliers de l'escalier.

par le nombre, la richesse des costumes, et la splendeur des cadres. C'est justice. Poncé était leur apanage. Il est un héritage venu d'eux. Ce château leur devait sa création et sa magnificence. »

C'est en ce beau décor qu'Amédée est appelé à vivre, et sa mère juge qu'il en est peu digne. « Amédée, écrira-t-elle en 1853, avait été « bon pour sa femme, mais sut-il la rendre heureuse ? Je ne prononce pas, je doute seulement. J'ai vu des scènes de reproches et de tristesses, qui sans être coupables, furent bien infortunées. Et le château de Poncé, témoin des amours de ses fondateurs, de ceux des bons vieux Durcet, ses avant derniers possesseurs, dut s'étonner de voir leurs descendants, ses jeunes et nouveaux propriétaires, restituer et reprendre l'anneau de mariage dans un jour de vives discussions. La calomnie naquit de ces épreuves, et l'on osa prétendre que ma belle fille était morte des chagrins causés par son mari. Dieu sait, et je partage sa science, qu'ils s'aimaient pourtant et qu'Amédée a regretté Caroline »...

C'est en l'honneur et à... la mémoire de Caroline qu'Amédée érige en effet au pied de la colline, derrière le château, une terrasse à l'abri de laquelle il peut échapper à la vue des importuns. Ainsi qu'une inscription nous le rapporte, la « terrasse Caroline » fut élevée en 1830 d'après les plans tracés et exécutés par M. Travers-Lefebvre.

Mais cette retraite ne suffit pas au misanthrope qui vieillit. En son château de Poncé, l'ancien officier désire vivre à l'écart de tous (1). En 1840, pour ne pas être vu des habitants dont les maisons entourent l'église, il entreprend de monter parallèlement à la colline, et soutenue par de grandes ogives, une immense murette de briques, qui sera surmontée d'une arcature de pierres, dans le style du Moyen-Age. L'œuvre a coûté 30.000 francs : l'on doit à la vérité de dire que, paré de vignes vierges, habillé de liserons, ce monumental décor — auquel par dérision, l'on a donné le nom de *Trocadéro* — s'incorpore assez bien au paysage qui sert de cadre aux blanches assises du château.

Le sort s'acharne sur le solitaire. Le jardin à la française qui s'étend au pied du château, et que le comte a laissé à l'abandon, est pour une part exproprié par la commune. Une route est construite au pied de la colline qui passe à quelques mètres de la maison (1844), et qui va relier Poncé au Pont de Couture. Pour clore sa propriété, Amédée élève un long mur au Midi et il déplace la porte d'entrée de sa demeure. Un portail est par lui construit sur la route nouvelle en 1844. Le propriétaire maniaque plante des arbres, notamment en bordure du mur, sur la route, afin d'échapper ici encore aux indiscrets. Loin de respirer sur le Loir,

(1) La tradition rapportait qu'il ne voulait recevoir ses enfants que 48 heures par an.

comme hier, la propriété étouffe dans la verdure, et le Comte laisse le lierre envahir ses platanes et ses tilleuls.

Mais les terrasses sont là toujours au midi, où il lui est loisible de promener sa nostalgie... A tous, le château reste fermé... Du moins les trésors qu'il renferme n'ont-ils pas été dilapidés.

C'est en 1868 que s'éteint à l'âge de 82 ans l'ancien amiral de Bonaparte !

Sa mère était morte dix ans auparavant. En s'arrachant à Ponce en 1817, avait commencé pour la comtesse une vie de nomade qu'elle partageait entre l'Ile de France, Vendôme et les bords du Loir. Le château, avons-nous dit, lui demeurait fermé ou presque. A la Gideonnière, auprès de sa fille veuve, elle sut se créer un nouveau logis. Mais Ponce même, semble-t-il, avec son décor, ses jardins, ses charmilles, son église, ses souvenirs, n'avaient cessé de la hanter. C'était grâce à l'abbé Coupé, curé de Ponce, qu'elle avait acquis la Gideonnière. C'est grâce à lui sans doute qu'elle devint propriétaire de la grande maison, attenante à l'église de Ponce, dite *La Motte*, dont elle allait faire un lieu de prière et d'enseignement. Ecoutons-la une fois encore évoquer ses souvenirs : « Sur le point dominant de la colline, tout près de l'église, où j'ai tant de fois prié de la chapelle appartenant au château (1), du cimetière de famille où reposent la marquise de Raray, le baron et la baronne de Durcet ses parents, M. de Fontenay leur frère, du presbytère où je trouvais mon confident et mon guide, j'ai élevé un petit couvent. Je l'ai dédié à sainte Cécile ma patronne, et consacré à la mémoire de mon fils Achille... C'est là qu'après un exil volontaire et choisi de quelques années passées à Vendôme, j'avais fini par fixer à peu près ma vie. Une noble et sainte religieuse de Saint-Cyr, Madame Marguerite de Murat d'Elpeyroux en partageait la solitude. Nous nous étions réciproquement adoptées au moment où la Révolution ferma la maison royale à laquelle elle appartenait comme maîtresse après lui avoir appartenu comme élève. En devenant ma compagne, elle prit ma fille pour la sienne. »

Dans cette maison, ainsi qu'à Lhomme, commune dont dépendait la Gideonnière, la comtesse fondait deux écoles libres, destinées à ranimer la flamme religieuse dans un pays où la foi commençait de se perdre. Et comme pour y poursuivre une tradition qui depuis quatre siècles avait été scrupuleusement suivie au château de Ponce, la comtesse accepta de poser pour qu'un portrait d'elle perpétuat son souvenir...

« L'amour de mes religieuses, écrit-elle, la passion de quelques vieilles paysannes, l'insistance des petites filles qui m'environnaient jouant à ma fête des pastorales et des comédies, avaient obtenu de moi cette condescendance. J'en avais confié l'exécution

(1) Nous ne savons depuis quelle époque la chapelle latérale du bas-côté méridional était au château.



LA GALERIE DU REZ-DE-CHAUSSEE AVEC SES VOUTES D'OGIVES OUVRANT SUR LA COUR, AU NORD

(Cl. Dancette)

à une barbouilleuse de passage et je conviens que cette représentation de ma personne doit être d'une grande efficacité dans le couvent pour obtenir la soumission des indociles. Jamais aucune dame Fouettard ou mère Croquemitaine ne fut plus durement retracée. Je ne sais si le peintre y entendit malice, ou si vraiment son talent ne s'élevait pas plus haut. Le complément du malheur et la complication du crime, c'est que j'y suis tout à la fois reconnaissable et défigurée. »

Le portrait d'une part (1), le journal de l'autre, voilà tout ce qui nous reste d'une des plus originales propriétaires de Poncé, morte en 1858. Si le premier ne fait pas revivre la comtesse sous des traits avantageux, le second nous a permis, au cours des pages qui précèdent, de découvrir la femme d'esprit, comme la femme de cœur. La vie s'était chargée d'aiguiser sa sensibilité. Les souffrances n'avaient en rien atténué son ardeur. De Gillette Cholet de Chambray, à Cécile Rose Leconte de Nonant Raray Pierrecourt, Poncé avait connu des châtelaines de caractère...



Les derniers représentants des Nonant à Poncé ne feront guère honneur à leur grand'mère. Le château échoit en 1868 au fils aîné d'Amédée, Henri, comte de Nonant, né en 1821. Il ne semble avoir habité la maison ancestrale que pendant la guerre de 1870. Il fut alors maire du village. Original au même titre que son père, il avait épousé une roturière : Marie-Antoinette Recouet, fille d'un boucher, ce qui contribua à l'éloigner de sa famille. S'est-il jamais intéressé au logis des Chambray ? Il n'y paraît pas. Il n'hésite pas, en effet, à *brûler toutes les archives du château*, ce qui nous a privé d'une documentation qui eût été de premier ordre, et qui nous eût peut-être éclairé sur la construction du monument. Propriétaire d'une autre demeure en Normandie (Cormeilles), il y transporte tous les portraits qui décoraient les murs de l'escalier et de la grande salle de Poncé. En cette nouvelle installation, ils devinrent la proie des flammes. Après la guerre de 1870, Henri loua le château de Poncé à son frère cadet, le vicomte Léopold de Nonant (né en 1825), pour 9.000 francs par an. Celibataire endurci, maniaque, et comme son frère alcoolique, celui-ci, avant de mourir, déshérita son neveu Fernand et sa nièce Ida, laissant sa fortune à sa sœur Du Petit Thouars. Henri décédait en 1879 à Paris, Léopold en 1893 à Poncé.

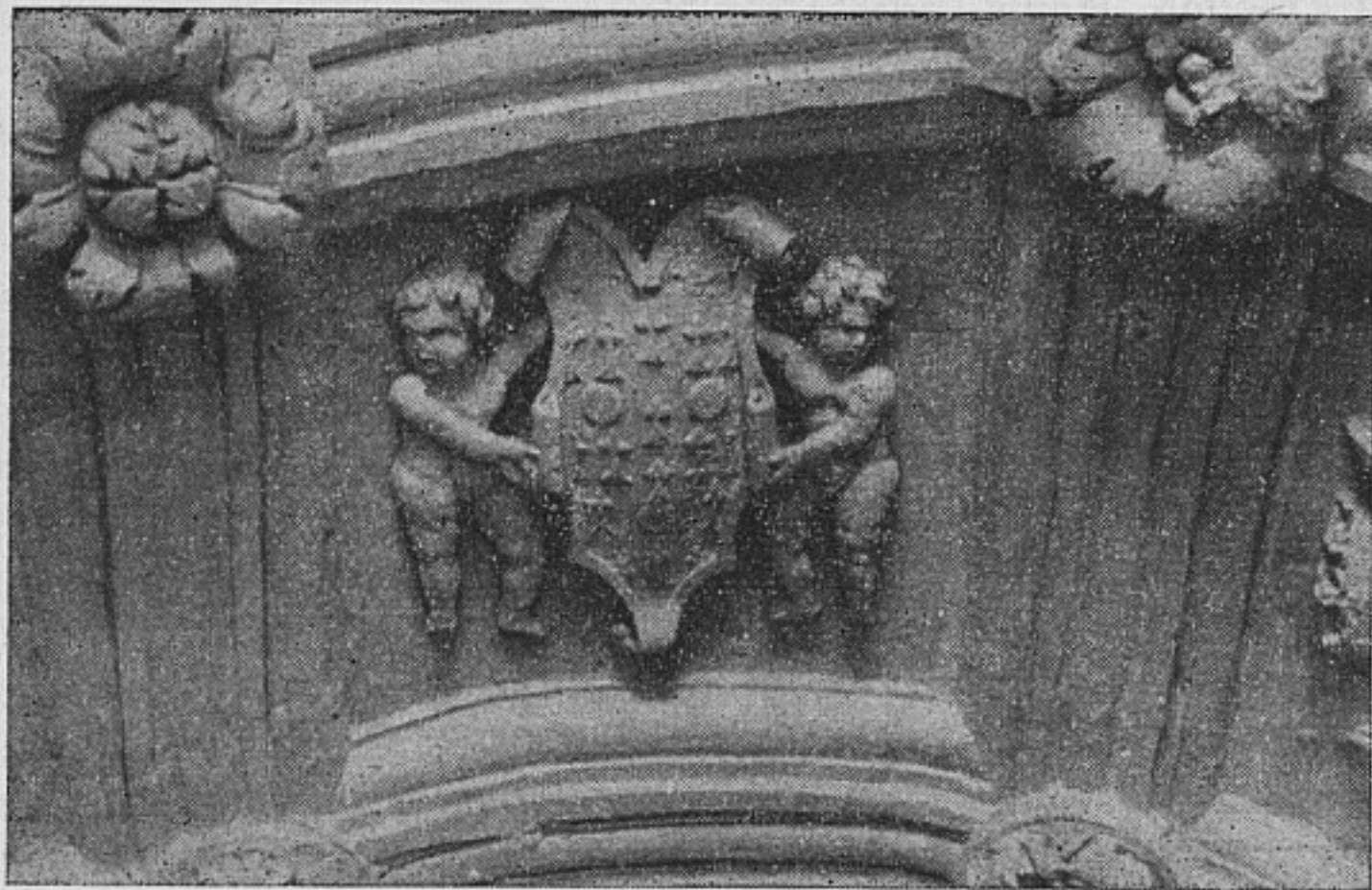
C'est Fernand, fils de Henri, et qui avait relevé le titre de marquis de Raray, qui vendit en 1895 le château de Poncé et son parc, au comte de Partz, le propriétaire du château voisin de la Flotte. Celui-ci avait l'intention de restaurer la demeure des Chambray et

(1) Il existe toujours à l'école de Poncé.

de la donner à l'une de ses filles. Projet qui ne se réalisa jamais. Les années passèrent, et le château demeurait sans entretien. Réquisitionné en 1914, il reçut des blessés en convalescence de La Chartre, et des réfugiés venus de la région de Courcelles-les-Lens. Ce ne fut pas pour son bien...

L'herbe ne cessait d'envahir les allées du parc. Les ardoises une à une tombaient de la toiture. L'humidité continuait de détériorer pilastres, meneaux et chapiteaux. L'escalier était devenu l'empire des chauves-souris et des araignées.

Poncé était à vendre, et l'on parlait déjà de lotir le domaine et de démonter un à un les caissons de l'escalier pour les vendre aux Etats-Unis...



ARMOIRIES DE LA FAMILLE DE CHAMBRAY

Chapitre V



LA RESTAURATION D'UNE VIEILLE DEMEURE

En 1924, le Docteur Charles Latron, qui jusqu'alors a passé son existence entre Vendôme et Le Mans, devient acquéreur du château et du parc. Rendre une âme à une demeure qui n'a pas été habitée depuis trente ans et qui n'a pas été entretenue depuis soixante années, n'est point pour le rebuter. Reconnaisant la magnificence du cadre, la beauté des détails, il n'a de cesse de restaurer un tel monument. Il ne le pourra tenter qu'avec l'aide de l'Etat. C'est à toute fin d'obtenir le concours de ce dernier, qu'il fait demander le classement de Poncé parmi les Monuments Historiques. La qualité de l'architecture et de la sculpture parle en sa faveur. Par décret en date du 29 septembre 1928 Poncé est désormais protégé et placé sur la liste des monuments auxquels l'Etat s'intéresse (1).

Le premier soin du nouveau propriétaire, qui a été aidé dans sa tâche par les architectes des Monuments Historiques, MM. Poltis et Vérité, est de couvrir à nouveau l'édifice. Il faut refaire toute la toiture : celle de la partie ancienne, comme celle du pavillon moderne. C'est un travail considérable, mené à bien en l'espace de deux années (1925-1927). On en profite pour supprimer sur la tour l'appendice dont celle-ci avait été dotée au XIX^e s. : soit un clocheton destiné à dissimuler les trois cloches d'une horloge, dont le cadran apparaissait au centre d'un œilleton, qui avait pris place au 3^e étage (côté sud), dans la fenêtre à cet effet transformée. De grands épis de plomb — reconstitués dans le style de la Renaissance — viennent ensuite orner le faîtage de la tour et du pavillon oriental.

Une fois les toitures consolidées, et couvertes d'un jeu d'ardoises nouvelles, il faut penser aux façades.

(1) La maison est également classée sur la liste de « La Demeure Historique ».

A l'orient, comme au midi, l'on commence par supprimer les persiennes inélégantes dont les propriétaires du XIX^e s. avaient habillé chaque fenêtre. Les ouvertures anciennes retrouvent leurs proportions primitives. On bouche celles qui avaient été percées au cours des XVIII^e et XIX^e s., et qui avaient rompu la symétrie, l'équilibre de ces parois de pierre. Le propriétaire procède ensuite à la restauration de toutes les moulures horizontales, à celles de certains chapiteaux dont l'humidité avait fini par avoir raison, notamment au pignon. Il est ensuite décidé de reconstituer partout le fenestrage du XVI^e s., avec meneaux à une ou deux volées. Enfin, la fenêtre haute du troisième étage de la tour reprend sa physionomie primitive. Ainsi les façades sud et est retrouvent-elles en quelques années leur aspect d'antan.

Au même instant, la façade septentrionale est débarrassée de sa fausse parure : cette galerie supérieure qu'Amédée de Nonant avait montée, il y a cent ans, au niveau du premier étage, sans doute pour s'y mettre à couvert, à l'abri des importuns et du soleil du midi. Alors apparaissent toutes les blessures qu'a subies le monument et qu'il faudra une à une panser dans un proche avenir : c'est le cartel de la porte d'entrée qui eut le plus à souffrir. Pour l'instant, la terrasse qui surplombe la galerie du rez-de-chaussée est entièrement refaite : un pavage nouveau empêche toute infiltration vers les voûtes d'ogives. Du côté septentrional, la grande fenêtre de la salle de billard avait été murée. On procède à sa réouverture. De prochains travaux de restauration sont prévus qui regarderont la tour menacée par plusieurs lézardes, et les meneaux, pilastres et chapiteaux qui n'ont jusqu'ici jamais été repris (1).

Ajoutons enfin, pour en terminer avec l'extérieur du monument, que la porte primitive de bois qui avait été reléguée au rez-de-chaussée, a retrouvé sa place après restauration : porte somptueuse, avec panneaux Renaissance, et son décor en gros clous martelés, disséminés ici et là autour des armoiries des Chambray et des Tilloy.

A l'intérieur, le propriétaire s'est borné à restaurer ou faire réapparaître tous les plafonds à poutres apparentes du XVI^e s. (il est là des poutres de dix mètres de longueur d'un seul tenant), à repeindre les boiseries dont Marie Reine Victoire de Durcet avait, au XVIII^e siècle, habillé les murs des appartements privés, repeindre les charmants trumeaux des cheminées, refaire les cadres des fenêtres, reconstituer dans un style très sobre, les portes qui ouvrent sur l'escalier. A l'étage des combles, un grand atelier a été constitué avec galerie et escalier ajouré conduisant à la chambre haute de la tour. De nombreux aménagements intérieurs ont été pratiqués tant dans la partie ancienne que dans la partie mo-

(1) Ces travaux ont été exécutés en 1954.

derne. Une ou deux chambres du XVIII^e s. restent encore à restaurer. Au rez-de-chaussée, l'ancienne salle des gardes a retrouvé son austérité primitive, simplement parée qu'elle est de sa haute cheminée de pierre, qui présente un parfait état de conservation...

Faut-il répéter qu'aucun travail de restauration n'a été entrepris à l'escalier ? Si les marches ont quelque peu souffert du temps... et des hommes, il n'en est pas de même des caissons, dont aucun n'a exigé les soins de l'architecte ou du sculpteur. Chacune de ces dalles ouvragées semble aujourd'hui sortir d'un écrin, comme au jour de sa naissance : il y a plus de quatre siècles !



Chapitre VI



LE PARC

LES BATIMENTS ATTENANTS

Ce n'est pas seulement le château, les façades et son escalier, qui font l'attrait de Ponce, c'est aussi — on l'a dit au début de cette étude — sa situation ; c'est encore son parc.

De la situation que présentait l'ensemble au XVI^e s., il n'est guère loisible de se faire aujourd'hui une idée. La route et la voie ferrée sont venues scindrer en deux parties un domaine qui d'un seul tenant s'étendait hier du pied de la colline au Loir, et qui permettait aux habitants du logis de descendre jusqu'à la rivière à travers les jardins à la française, s'ils avaient renoncé à prendre la barque qui, par les douves latérales les pouvaient conduire jusqu'à l'eau courante (1). Seul subsiste encore le tracé de ces grands fossés qui délimitaient la propriété — ou plus exactement la zone de la maison — à l'est et à l'ouest. Les îlots sur la rivière auxquels fait allusion le journal de Cécile Rose, n'ont point disparu : ils évoquent le temps où par des passerelles, sans doute, des sentiers, l'hôte des Chambray pouvait venir chercher la solitude, prendre le frais, jouir du paysage ; devant lui, l'eau s'écoulait lentement entre deux lignes de hauts peupliers ; derrière lui, se développait l'un des plus riants décors de la Touraine : un jardin dessiné à la française, avec ses parterres, ses pelouses, ses buis taillés, ses statues et ses fontaines, suivant les molles ondulations du terrain et servant comme d'un immense tremplin à la demeure noble, élégante, dont les pierres dorées par le soleil se détachaient sur un fond généreux de verdure, accroché aux flancs de la colline.

Et voici que de tout cet ensemble, seuls quelques fragments subsistent qui redisent la splendeur du site, et sa diversité. Entre la route actuelle et la colline, le temps et les hommes ont conservé de l'autre côté des douves qui ont été comblées, un grand parterre, que bordent d'une part de hautes terrasses, que délimite de l'autre un labyrinthe. Seuls témoins d'un jardin français du XVI^e s. en cette région.

L'architecte avait été mis dans l'obligation de retenir les terres de la colline sur près de deux cents mètres, et par là même d'étayer la route qui montait à travers bois jusqu'au château de la Flotte, distant de quinze cents mètres environ. Il jugea nécessaire d'établir ici, non pas une, mais deux terrasses superposées, la première — annexe du parc à la française, et par là même coupée d'allées, et

(1) V. la reconstitution du château primitif qu'a dessinée l'architecte Paul Flandrin.

sans doute enrichie d'un décor dont la pelouse taillée constituait le principal élément, — la seconde, plantée de tilleuls dont le temps n'a pas eu raison, et qui comptent aujourd'hui, par leurs troncs puissants, et les mille antennes de leurs bras noués, parmi les plus beaux arbres de la propriété : ceux-là même à l'abri desquels, au dire de Cécile Rose de Nonant, le Comte de Tarragon, et la Comtesse de Maisonfort se promenaient, lorsqu'éclata l'orage qui les menaça de perdre vie et qui permit à leurs deux existences de s'unir... De cette seconde terrasse, la vue s'étend lointaine sur toute la vallée et par un beau soir l'on ne sait s'il faut plus admirer la douceur du paysage, la légèreté que le Loir impose à l'atmosphère, la poésie pénétrante de la lumière...

A ceux qu'attirent les larges horizons, les terrasses de Poncé sont accueillantes. A ceux qui recherchent la solitude, le grand labyrinthe qui s'étend au pied de la première, offre ses coins et recoins, ses fourrés et ses ombres. Il est constitué par de grandes haies de charmes qui décrivent plusieurs circonférences autour d'un point marqué par un gigantesque platane, le plus bel arbre de la région : un ancêtre tricentenaire peut-être, avec ses huit mètres de tour à la base, — et le rayon de ses bras puissants qui couvre une trentaine de mètres, et dont le feuillage fait un toit permanent au labyrinthe qu'il prend ainsi sous sa protection. A ce dernier est attenante une chambre de verdure, où le promeneur peut échapper au monde extérieur (1).

Les jardins de notre pays ont subi depuis des siècles trop d'avatars pour qu'il soit nécessaire d'insister sur l'intérêt que présente — par sa rareté et son état de conservation — un labyrinthe, dont il faudrait aller loin en Touraine pour trouver le pendant.

Poncé, terre des hêtres, des tilleuls, des chênes et des platanes ! Autant le hêtre, le chêne, poussent droit, et s'élancent d'une seule volée, accrochés qu'ils sont assez peu profondément, aux flancs du versant, autant le platane se plaît sur les terres d'alluvion. C'est une pléiade de ces valeureux ancêtres qui accueillent aujourd'hui le visiteur à l'entrée même du domaine. Beaucoup ont péri, étouffés par ce lierre que Cécile Rose reproche à son fils de n'avoir pas fait enlever, de même qu'elle en veut à son successeur d'avoir délaissé les grottes qui s'ouvraient si nombreuses aux côtés de la colline, donnant sur d'immenses couloirs souterrains, cavernes au milieu desquelles il est souvent difficile de retrouver son chemin, tellement y sont multiples les pistes qui viennent se perdre sous le rocher, conduisant à d'anciennes caves, à de mystérieux abris au sujet desquels de terrifiantes histoires n'ont pas fini de courir !!! (2).

(1) Les charmillles et le labyrinthe ont été inscrits le 6 février 1946 sur la liste des *Sites Classés*.

(2) De ces caves et de ces grands souterrains, plusieurs ont été utilisés par les habitants de Poncé et du château, pour se réfugier, lors des bombardements effectués sur la région au moment de la seconde Guerre Mondiale (1940).

De tous les édifices, pavillons, temples qui servaient d'ornements au parc des Chambray, aucun n'a été conservé. Le temps a plus vite raison de la pierre que de la nature. Seuls subsistent, non loin du château, deux bâtiments qui nous sont une preuve que les châtelains n'ont pas cessé de construire, de manier la truelle, ainsi que Cécile Rose de Nonant nous en assure. Deux bâtiments du XVIII^e s. : le premier, — une majestueuse fuie ceinte d'une grosse mouluration en son centre, et couverte d'un toit en poivrière qu'agrémentaient quatre lucarnes à frontons donnant accès aux pignons — a été érigé en 1728 par un Thiville. Elle pouvait contenir environ 20.000 bêtes. L'intérieur en est intact, avec ses cinquante étages de cases, et son grand escalier de bois tournant autour d'un axe, qui permettait de desservir, et d'atteindre chacune des logettes. L'autre, un long édifice à trois corps, et qui sert de communs semble avoir été construit un peu plus tard, par les Durcet peut-être, ou par Marie Reine Victoire, à l'heure où celle-ci commençait d'entreprendre à Poncé les grands travaux que sa belle-fille se plaira à évoquer soixante-quinze ans plus tard en son journal.

Non loin du portail d'entrée (1) un miroir d'eau permet à l'étage des lucarnes et des combles, à la tour du château, de se refléter. Aujourd'hui une grande cour, couverte de graviers fins, s'étend devant la façade méridionale du manoir des Chambray. De l'autre côté, entre la colline et le monument, l'architecte Paul Flandrin a disposé un petit jardin dallé à l'italienne, où se mêlent agréablement la pierre et la brique, et où la plus grande place a été laissée à la verdure. Un escalier qui longe la colline permet au visiteur d'atteindre la terrasse qui donne accès à l'ancienne porte d'entrée du château. Une autre volée le conduit à la « terrasse Caroline » aujourd'hui plantée de bouleaux. Par le bois il pourra, s'il le désire, atteindre le chemin de ronde qui court sur le haut de la colline et mène à l'église. Une petite terrasse, en forme d'échauguette est ici ménagée, d'où il pourra d'un seul coup d'œil embrasser au premier plan la masse blanche du château, avec les décrochements multiples de sa façade septentrionale, depuis la galerie du rez-de-chaussée jusqu'aux épis de la tour centrale, — au second plan, les prairies, les peupliers, la rivière, et se détachant sur l'horizon, le clocher de l'église de Couture, là même où dorment leur dernier sommeil les parents de Ronsard... Des Chambray au grand poète du Loir et de l'Ile Verte, c'est tout le XVI^e s., toute la Renaissance française qu'il évoquera en ce site enchanteur, où tant d'autres avant lui sont venus jouir jadis d'un des plus captivants paysages de notre France.

(1) Daté : 1844.

OUVRAGES EN VENTE AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

Cloître de l'Abbaye, à Vendôme

- **Bulletins de la Société**, depuis 1862, de 200 fr. à 400 francs l'année.
- **Galerie des Hommes illustres du Vendômois, Pierre de Ronsard**, Vendôme, 1863 100 »
- **Etude Biographique sur M. Hte de la Porte**, par M. Richard de la Hautière, Vendôme, 1868 100 »
- **Cahier du Tiers Etat Vendômois aux Etats Généraux de 1614**, Vendôme, 1872 50 »
- **Histoire de la Mobile de Vendôme**, par M. de Maricourt, 2^e édition, Vendôme, 1876 100 »
- **Cartulaire de l'Abbaye Cardinale de la Trinité de Vendôme**, publié par l'abbé Métais, cinq forts volumes in-8° 5.000 »
- **Mémoires de Bellanger de Lespinay, Vendômois**, sur son voyage aux Indes Orientales (au cours duquel il donna Pondichéry à la France), publiés par H. Froidevaux, Vendôme, 1875 300 »
- **Histoire Municipale de Vendôme avant 1789**, par H. de Trémault, Vendôme, 1904 400 »
- **Catalogue raisonné des Basidiomycètes qui croissent autour de Mondoubleau**, par L. Legué, Vendôme, 1908 300 »
- **Ronsard. Les Fêtes du IV^e Centenaire à Vendôme**, Vendôme, 1924 100 »
- **Mémoires de Marie du Bois**, sieur de Lestournière et du Poirier, valet de chambre de Louis XIII et Louis XIV, publié par L. de Grandmaison, Vendôme, 1936 300 »

(S'adresser sur place au Concierge du Musée ou par correspondance au Bibliothécaire de la Société. Le port est toujours en plus.)